

Sommaire

	Page
Éditorial	2
Un défi à relever : l'évolution des églises outre-mer DONALD JACOBS	5
Le concept d'une troisième ère dans l'histoire des missions évangéliques RALPH D. WINTER	14
Rythmes missionnaires et rythmes du monde MARC SPINDLER	27
Mission et évangélisation dans l'optique de Lausanne, Rome et Genève JACQUES MATTHEY	36
Un pas de géant dans la mission chrétienne DONALD MC GAVRAN	51
Une nouvelle perspective missionnaire GUY CHAUTEMS	62
Revue de livres	69

Éditorial

Il sera question dans ce numéro de la tâche missionnaire globale de toute Église et de tout chrétien, par la parole, l'action, la vie individuelle et communautaire. Il sera également question d'une tâche missionnaire spécifique, que beaucoup de chrétiens considèrent comme la mission par excellence, à savoir l'annonce de l'Évangile aux non chrétiens, la création et l'édification de communautés chrétiennes dans toutes les parties et populations du monde. Les mêmes thèmes seront abordés à partir de perspectives différentes.

Donald Jacobs tente de résumer en trois points les étapes par lesquelles passe une communauté chrétienne nouvellement fondée, dans sa relation avec sa propre culture. Il distingue une première phase de rejet durant laquelle l'Église cherche à affirmer son identité autre, nouvelle, différente du monde, en rejetant la culture traditionnelle et l'héritage du peuple dont elle est issue. À ce stade, l'Église est même tentée d'adopter des formes culturelles étrangères, occidentales par exemple, pour bien manifester cette différence.

Dans une deuxième phase, dit Jacobs, cette communauté tentera de se rapprocher à nouveau de l'héritage culturel qui est le sien. Elle passera alors par une étape d'adaptation, de solidarité avec la culture de son peuple. Si, dans la première phase, les missionnaires et leurs sociétés jouent un rôle de leader et sont respectés, dans la deuxième, les relations sont beaucoup plus tendues.

La troisième phase peut recouvrir diverses formes: certains chrétiens, insatisfaits de l'adaptation, trop grande à leurs yeux, retourneront à une forme d'isolationnisme, affirmant l'unicité de leur Église. D'autres iront plus profond dans l'adaptation à leur culture pour s'y fondre et en devenir partie intégrante. Un troisième groupe adoptera une position médiane, résistant à certains éléments de la culture locale tout en adaptant d'autres. C'est cette position que Donald Jacobs souhaite voir adoptée par la majorité des chrétiens du Tiers monde, ce qui leur permettrait, à ses yeux, de devenir des partenaires réels et égaux des Églises d'Occident.

L'article de Ralph Winter propose également, en son début, un schéma de compréhension des relations entre missionnaires et Églises locales. Mais sa perspective est principalement historique: il brosse un tableau synthétique des grandes ères de l'histoire missionnaire récente. Il distingue trois ères, représentant à la fois trois moments distincts des efforts missionnaires des derniers siècles, et trois accents du témoignage chrétien, ainsi que trois formes d'organisation et d'institutions y relatives.

Tout en reconnaissant l'importance des efforts antérieurs, notamment ceux des frères moraves, Winter place le début de la mission protestante à la fin du XVIII^e siècle avec l'action de la personnalité que fut Willam

Carey et la fondation presque simultanée de six importantes sociétés missionnaires ayant comme but d'évangéliser les païens.

La deuxième ère missionnaire commence selon Winter vers 1865, dès lors que l'effort de témoignage ne se limitait plus aux régions côtières, mais se portait vers les territoires intérieurs. C'est Hudson Taylor qui incarne la création de nouvelles sociétés missionnaires dirigées vers l'intérieur des pays. Jusqu'ici le témoignage missionnaire se limitait aux régions côtières. Le mouvement étudiant se mobilisa pour cet effort ; la personnalité de John R. Mott joua un rôle important. On peut situer le point culminant de l'ère 2 à la conférence d'Édinbourg en 1910.

La première moitié du XX^e siècle marque le retrait progressif de nombreux missionnaires, la plupart travaillant de toute façon dans des régions assez avancées du point de vue de la foi, au sein d'églises fortes. La période actuelle se caractérise par la simultanéité de la fin de l'ère 2 et du début de l'ère 3. Selon Winter, celle-ci a commencé avec le congrès de Berlin (1966), Chicago (1972), Lausanne (1974) et Édimbourg et Pattaya (1980).

Si Cameron Townsend apparaît comme le premier prophète de cette ère, la mission Wycliffe en incarne le souci : évangéliser non plus des régions côtières ou intérieures, mais les peuplades jusque là ignorées, laissées de côté. Désormais la frontière n'est plus géographique. Par ailleurs, la base opérationnelle s'est universalisée, dit Winter, grâce à la présence de solides Églises nationales de par le monde.

L'article de Marc Spindler est une sorte de réplique à celui de Winter. En fait, c'est plutôt un écrit de théologien sur les problèmes de la mission soulevés en historien par Winter donnant un point de vue complémentaire. Spindler admet comme plausible l'analyse historique de Winter. Mais son souci propre est de ne jamais figer en séquences théologiquement obligatoire des séquences historiques constatées. L'ordre dans lequel les choses se passent n'est pas toujours nécessairement le même. Il en est ainsi, par exemple, du statut du nouveau chrétien. Si l'historien peut décrire les étapes de l'accession à l'indépendance d'une communauté, du point de vue théologique, il faut affirmer de manière conséquente le statut théologique plein et immédiat de tout chrétien et de toute Église, quelle que soit son âge. D'emblée, les hommes et les femmes qui viennent à la foi sont des chrétiens de plein droit. Il en est de même de toute Église.

Spindler opte pour la même prudence dans ce qu'il est convenu d'appeler la séquence des pratiques d'évangélisation ou de témoignage. Du point de vue théologique, il estime que l'effort missionnaire dans sa totalité ainsi que toute la gamme des possibilités de témoignage doit pouvoir être pratiquée immédiatement et simultanément, selon l'appel de Dieu et la situation locale. Spindler insiste sur la nécessité de tenir compte, plus que ne le fait Winter à ses yeux, des logiques et rythmes propres à chaque nouvelle Église et propres à chaque situation sociale et culturelle. Les rencontres ou l'absence de rencontres entre l'Évangile et les peuples de ce monde ne s'opèrent pas nécessairement partout et toujours selon les mêmes schémas.

Spindler approuve l'analyse de Winter quand il tente de discerner des grandes vagues d'initiatives missionnaires, des cycles. De même il est convaincu de l'importance de l'accent sur les peuplades non atteintes que Winter place au centre de son ère 3.

Le texte du soussigné essaie de montrer, sur plusieurs sujets essentiels de la théologie et de la pratique missionnaire actuelle (définition de la mission et de l'évangélisation, peuples non atteints, engagement politique, relations entre christianisme et religions non chrétiennes) quelles sont les positions défendues par trois textes de référence des mouvements que, faute de mieux, on appelle «évangélique», «catholique» et «œcuménique»: la Déclaration de Lausanne, l'exhortation sur l'évangélisation de Paul VI et le récent texte du Conseil Oecuménique sur la mission.

On a souvent insisté sur les différences, voire les divisions dites irréductibles qui existent entre chrétiens engagés dans l'effort missionnaire. Ici on tentera un regard qui éclaire également les points où ces mouvements ont opéré ou pourraient opérer des rapprochements. Ce travail d'analyse de la compréhension des uns et des autres est difficile et parfois douloureux. Il devrait être poursuivi avec plus d'acuité encore, dans le sens d'un service rendu à l'unité dont dépend notre crédibilité face aux non chrétiens.

Dans l'ensemble, ce numéro livre donc une réflexion variée, entreprise à partir d'options diverses et se concentrant sur quelques sujets essentiels de la mission d'aujourd'hui. Souhaitons que les lecteurs apprécient le contenu de ces articles de manière critique et fassent également l'effort de les lire en pensant à la toute première mission des chrétiens, celle dont le Nouveau Testament nous livre des traces. Nous pouvons y découvrir, entre l'envoi qui fonde toute mission, celui du Fils par le Père, celui des disciples par le Ressuscité, et le dernier livre du Nouveau Testament, certains signes de problèmes et de pratiques proches de ceux traités dans ce numéro. La proclamation du Christ et de sa victoire dans toutes les grandes villes de l'empire romain, premier mouvement itinérant d'évangélisation pionnière, a été relayé par le témoignage des communautés nées de cette première mission. Et parfois, en lisant certaines épîtres, on peut avoir l'impression que le souci de l'édification communautaire et de l'entraide fraternelle prime celui de l'annonce aux non croyants. Avec l'essor des premières Églises fortes, l'importance des missionnaires itinérants disparaît pour un temps pour revenir en force plus tard, comme on peut le constater en lisant l'histoire de l'Église. Quant aux exhortations concernant les relations entre les Églises et leurs propres cultures, l'accent n'est pas non plus toujours le même dans les écrits du Nouveau Testament.

Souhaitons enfin que ce va-et-vient entre les analyses et opinions fournies par *Perspectives Missionnaires* et la Parole de Dieu fournisse au lecteur le regard critique indispensable pour discerner non seulement ce qu'il convient de retenir de notre revue, mais bien plus quelle est la tâche spécifique de chacune et de chacun, dans et en réponse à la mission de Dieu.

Un défi à relever : l'évolution des Églises outre-mer

Donald JACOBS

Les missionnaires et les sociétés missionnaires ne sont pas toujours conscients des énormes changements qui surviennent dans le monde. Ils poursuivent leur travail comme par habitude, comme si le monde était le même aujourd'hui qu'il y a 20 ou même 50 ans. Cette attitude sème le doute et la méfiance au sein des Églises¹ nationales. Et ainsi, lorsqu'elles cherchent à réajuster leurs rapports avec leurs frères dans les pays occidentaux, il arrive trop souvent que leur attente soit déçue. Le présent article a été écrit dans le but précis d'encourager les comités et les Églises qui envoient des missionnaires à reconsidérer leur attitude en ce qui concerne le type de relations qu'ils entretiennent avec les Églises outre-mer.

Les changements à discerner

Il n'est pas facile d'identifier les principales modifications intervenues dans les relations entre les sociétés missionnaires et les Églises du Tiers monde; quelques-unes, cependant, sont évidentes.

Tout d'abord, il faut noter la fin de l'hégémonie culturelle occidentale. Depuis plus d'un siècle, les empires occidentaux ont répandu autour du monde leurs idées, leur philosophie, leurs conceptions de la vie et une quantité d'autres éléments propres à l'Occident. Partout où elle a passé, cette gigantesque marée a déposé ses résidus².

Cette vague puissante est en train de se retirer. Les nations du Tiers monde s'emploient à passer au crible ce dépôt laissé par l'Occident. Elles en garderont certains éléments et en rejeteront d'autres, mais nous pouvons être certains d'une chose : tout sera analysé dans le détail en fonction des besoins locaux. Les Églises n'échapperont pas à ce processus.

En second lieu, on peut constater que les immenses espoirs entretenus par la plupart des pays du Tiers monde sont en train de s'effondrer. Les années 60 ont été la «décade du développement». L'ambiance était à l'euphorie et il semblait vraiment que l'afflux des richesses du Tiers monde vers les pays industrialisés se ralentirait, voire s'inverserait. La triste réalité est autre : la disparité économique entre nations riches et pauvres ne s'est pas réduite, au contraire elle s'accroît chaque jour.

Troisièmement, la vision d'un «village global» s'estompe et, partout dans le monde, les intérêts régionaux ont le dessus. Les nations se distancent les unes des autres, ce qui les entraîne à dépenser toujours plus en armement pour assurer leur survie.

De plus, les quelques puissants empires qui, pendant un siècle, ont dominé le monde, doivent laisser la place à des États ayant rapidement accédé à l'indépendance. Chaque État lutte pour trouver sa propre identité. Les frontières nationales restent fragiles et la sécurité est à nouveau un souci constant.

Enfin, les structures économiques héritées du colonialisme ont cédé. Cela ne veut pas dire que les anciens liens économiques aient cessé d'exister. Le problème est le suivant : les puissances coloniales ont consacré des sommes énormes à l'infrastructure de leurs colonies afin de conserver et d'étendre un débouché pour leurs produits manufacturés. Ces mêmes puissances cherchent maintenant à exploiter ces marchés sans pour autant contribuer à l'infrastructure du nouvel État. Ce qui n'était autrefois qu'un transfert de denrées de colonisateur à colonie s'appelle maintenant «prêts au développement», lesquels doivent être remboursés

avec intérêt. Le montant de la dette atteint actuellement des proportions gigantesques.

Le changement et l'Église

Ces facteurs de changement jouent un rôle dans la bonne marche des Églises comme de toute autre institution héritée de cette période d'extraordinaire expansion de la culture occidentale. Presque imperceptiblement, les rapports entre les Églises du Tiers monde et les sociétés missionnaires ont passé par une transformation aussi subtile que nette. Les Églises issues d'un travail missionnaire, en posant leur identité d'une manière nouvelle, sont à l'origine de ces rapports d'un type nouveau que nous allons examiner maintenant.

Première étape: le rejet d'une culture

Lorsqu'une église est implantée dans un contexte non-chrétien, elle *rejette* une bonne partie de sa culture d'origine, car elle se considère comme un petit groupe de croyants dans un environnement hostile. Elle est une sous-culture au sein de la société et elle met l'accent sur tout ce qui l'en distingue. Dans certaines régions d'Afrique, par exemple, les croyants prennent de nouveaux noms à leur baptême. De plus, ils hésitent beaucoup à participer à tout rite (y compris la circoncision) qui aurait une association quelconque avec les esprits des ancêtres. Par conséquent, lors de leur culte chrétien, ils utilisent très peu de symboles africains. En tant que missionnaire, j'ai déploré que les tam-tam soient bannis des Églises dans lesquelles j'ai travaillé en Tanzanie. Peu à peu, j'ai découvert que, dans l'esprit des gens, les tam-tam évoquaient l'intervention des ancêtres dans la religion traditionnelle; de ce fait, ils n'étaient pas tolérés dans les églises. Combien il était étrange que les églises chante — fort bien, d'ailleurs — des cantiques à quatre voix importés de l'étranger, alors qu'elles refusaient l'usage

du tam-tam, un instrument local. Ce refus tenait au fait que ces chrétiens venaient tout juste d'abandonner un culte païen dans lequel ces instruments étaient utilisés pour invoquer les esprits des ancêtres. En s'opposant à l'emploi des tam-tam, ils se distançaient de leur propre culture.

Dans les rapports entre une église et son environnement culturel, la première étape est celle du rejet. Celui-ci peut nous paraître regrettable ; il n'en est pas moins inévitable.

En fait, cette étape est nécessaire au groupe, car elle consolide la découverte qu'il fait de son identité. Pour survivre et résister à la séduction d'un retour à des pratiques pré-chrétiennes, les églises affirment inconsciemment qu'elles sont étrangères à la société. À ce stade, les témoignages les plus impressionnants concernent la résistance au mal dans la société, en particulier le refus d'avoir à faire à la médecine traditionnelle.

Ce phénomène explique aussi la façon dont les gens s'habillent. En Tanzanie, par exemple, c'est bizarre de voir les hommes chrétiens porter la chemise blanche à longues manches, la cravate et le veston. Cela paraît détonner et pourtant, c'est ainsi qu'ils affirment être différents et renforcent leur nouvelle identité par rapport à ce qu'ils étaient autrefois. Lorsque le Concile de Jérusalem promulga des règles de conduite pour les chrétiens, le point essentiel était l'interdiction de manger des viandes consacrées aux idoles. Une fois sorti du contexte païen, le nouveau converti pouvait témoigner de sa non-appartenance en refusant de telles pratiques.

Cette étape est marquée, non seulement par la façon qu'elles ont de rejeter certains éléments de leur propre culture, mais aussi par le fait qu'elles adoptent très vite des symboles étrangers. Ceux-ci ont généralement cours dans la culture et dans les églises fondées par les missionnaires. Les chrétiens occidentaux, par exemple, se rencontrent pour le culte à une heure fixe chaque semaine, pratique inconnue dans la religion traditionnelle. D'autres exemples pourraient être cités.

S'étant passablement coupés de leur culture locale, les

croyants ont attendu de l'Occident des éléments de remplacement: la possibilité de faire des études, la médecine moderne, les méthodes scientifiques en agriculture, etc. Ils ont cherché à s'insérer dans un monde totalement nouveau.

Ce phénomène permet d'expliquer le rôle essentiel joué par les sociétés missionnaires et leurs envoyés dans la phase du rejet. Pour acquérir les instruments du pouvoir, les Églises se tournent vers les missionnaires et vers l'Occident. S'étant coupées des ressources locales, elles cherchent à s'approprier celles de la culture occidentale. Le missionnaire se trouve dans une position stratégique pour contrôler, dans une large mesure, le flux de ces moyens. Il peut couper les fonds ou les augmenter, donner l'occasion de faire des voyages outre-mer et faciliter l'obtention de bourses d'étude ou s'y opposer. Il devient en quelque sorte le surveillant de tout ce potentiel. Dans cette phase initiale, le missionnaire joue un rôle de premier plan; il a souvent une grande influence.

À ce stade-là, les sociétés missionnaires, elles aussi peuvent se sentir flattées par la considération que leur accordent les Églises d'outre-mer: ne distribuent-elles pas généreusement les moyens qui confèrent une sorte d'autorité? Trop souvent, hélas, les comités des missions collaborent davantage avec les missionnaires qu'avec les responsables de l'Église sur place. Ainsi se trouvent consolidées tant la position de l'envoyé que celle de la société missionnaire qui l'envoie. Ils prennent leurs décisions (non sans avoir eu une consultation polie avec les dirigeants locaux, polie mais dépourvue de signification réelle) et mettent ensuite l'Église devant le fait accompli.

Deuxième étape: l'adaptation

Les structures des missions ont été créées pour faire face à une situation où les Églises rejetteraient leur propre culture. Aussi, lorsque les Églises évoluent vers une nouvelle étape, les structures de la mission se laissent-elles souvent distancer et se révèlent-elles incapables d'envisager une situation nouvelle.

Cette deuxième étape dans les rapports entre les Églises et la culture est celle de l'*adaptation*. Déjà à la fin de la phase du rejet, les Églises se posent plusieurs questions : comment peuvent-elles être sel et lumière au milieu d'une culture donnée si elles s'en isolent ? Et le décalage culturel entre les Églises et la société n'est-il pas un obstacle à l'évangélisation ? Enfin, pourquoi des Églises, une fois leur survie assurée et leur présence reconnue, continueraient-elles à se tenir à distance de la culture ambiante ?

Bien des Églises ont passé de la première phase à la suivante au moment où parallèlement au déclin des puissances coloniales, elles redécouvraient un pouvoir national autochtone. Aujourd'hui, nombre d'Églises en sont à cette étape. Plutôt que de chercher à se singulariser par rapport à la culture ambiante, ce qui reviendrait à s'en distancer, les Églises cherchent comment exprimer leur solidarité avec cette culture-là. C'est le processus qu'en Afrique on appelle « africanisation ». Des éléments de la culture locale sont introduits dans les églises. Les responsables des communautés chrétiennes sont considérés comme de véritables dirigeants dans la société. Beaucoup de chrétiens occupent des postes en vue dans l'administration. La culture locale, elle, commence à admettre certaines innovations venues de l'Occident ; d'une certaine manière, c'est une phase durant laquelle les églises réintègrent leur culture d'origine ; évidemment qu'à ce moment-là, l'une et l'autre ont beaucoup changé.

Comment une telle mutation affecte-t-elle les rapports entre les Églises d'une part, les sociétés missionnaires et leurs envoyés d'autre part ? D'abord, le missionnaire perd la position très en vue qu'il occupait et son rôle d'administrateur des ressources de l'Église. Les missionnaires qui ne comprennent pas ce qui se passe, peuvent se sentir très frustrés, voire rejetés. Ils pensent avec nostalgie au « bon vieux temps ». Ils cherchent souvent à influencer la marche de l'Église par des voies non officielles, par exemple en veillant sur son orthodoxie ; ou bien ils jouent le rôle de « chiens de garde » étrangers, espionnant constamment l'Église et ses

dirigeants pour voir ce qu'ils peuvent communiquer aux personnes qui exercent influence et autorité dans leur milieu d'origine et le comité qui les a envoyés. On ne s'étonnera alors plus que les églises locales commencent à éprouver de la méfiance à l'égard des missionnaires.

Pendant cette deuxième phase, on ne s'étonnera non plus pas que les églises locales désirent entretenir des relations directes avec les organismes missionnaires, et non par l'intermédiaire des missionnaires. Ces organismes se trouvent parfois dans une position délicate : comment peuvent-ils prendre des décisions sans information de première main ? Certaines sociétés de mission établissent leur budget de façon à permettre à quelques-uns de leurs représentants de visiter les églises pour se rendre compte sur place de la situation. Cette démarche n'est pas toujours appréciée par les missionnaires. De plus, les donateurs dans leur ensemble se sentent moins contraints à contribuer financièrement si les missionnaires et les sociétés qu'ils représentent ont peu de contrôle sur l'usage des fonds et la fonction du personnel étranger. La méfiance s'accroît, le jeu du pouvoir s'installe, et il en résulte bien souvent une animosité fâcheuse.

Il est très difficile de faire comprendre aux chrétiens d'Occident la situation nouvelle dans toute sa réalité tout en les incitant à ne pas perdre l'attitude positive qu'ils ont face à ce qu'ils connaissent déjà des situations missionnaires passées. Cela est d'autant plus difficile quand les missionnaires en congé, eux-mêmes, sont perplexes, voire heurtés par ce qui se passe.

Les structures doivent tenir compte de cette situation nouvelle. Mais il est difficile, ô combien, de modifier les structures, parce que la mentalité missionnaire a sacralisé ce que nous avons appelé l'étape 1. Bien des sociétés missionnaires sont tentées de renoncer à entretenir des rapports valables avec des Églises indigènes déjà anciennes, pour aller ailleurs commencer un nouveau travail où elles pourront à nouveau être aux commandes. L'engoûment actuel dans les Missions d'Amérique du Nord pour atteindre les peuplades qui n'ont encore jamais entendu l'Évangile, leur fait courir un risque

de fuite en avant similaire. Il est certes vrai que tout homme en quelque lieu que ce soit de la terre devrait pouvoir entendre l'Évangile. Mais si ce projet vise à préserver la suprématie des sociétés missionnaires occidentales, alors il doit être remis en cause.

Non seulement de nouvelles structures doivent être mises en place en fonction des réalités nouvelles, mais un type nouveau de missionnaires doit être envoyé. Ils doivent pouvoir laisser l'église locale qui les accueille commettre des erreurs sans pour autant considérer que tout est perdu. Ils doivent être aussi dépourvus d'ambition personnelle égoïste et capables de faire face à des situations ambiguës.

Des changements doivent s'opérer au sein des comités missionnaires. Leurs membres doivent s'engager de manière à être aptes à porter les poids des responsabilités. Ils ne peuvent plus se contenter d'être des « prête-noms » et des collecteurs de fonds. Ils doivent être formés en théologie, en missiologie, dans le domaine des relations internationales afin d'entretenir des relations valables avec des Églises devenues majeures.

Troisième étape: division et réalignement

Une situation d'*adaptation* ne satisfait pas toutes les Églises. Certaines d'entre elles reviennent à une forme d'isolationnisme; elles mettent l'accent sur une vie pure ou sur un point particulier de la doctrine qui les distingue des autres dans le pays. Elles ne désirent même plus communiquer valablement, ni avec les autres églises locales ni avec celles d'outre-mer.

Pour d'autres Églises, l'adaptation n'est qu'une étape qui doit conduire les communautés ecclésiales à se fondre dans la culture nationale jusqu'à en devenir partie intégrante. Ce sont des Églises acculturées qui ont cessé de lutter pour affirmer leur différence.

Une troisième possibilité consiste à adopter une attitude d'ouverture et d'amour qui permette de jeter des ponts vers

la culture ambiante, tout en résistant avec fermeté à certains éléments culturels incompatibles avec la foi chrétienne. De telles Églises gardent des contacts avec celles d'outre-mer. La relation est alors celle de partenaires, et non de vassaux à maîtres. Plaise à Dieu que la majorité des Églises du Tiers monde s'engagent dans cette troisième voie.

Il est essentiel que les sociétés missionnaires revoient leurs stratégies et leurs structures en fonction des situations nouvelles qui engendrent des besoins nouveaux. Les missionnaires qui « débarquent » dans une Église du Tiers monde devraient être conscients des changements intervenus. Leurs tâches devraient être mieux définies, tant par l'Église qui les reçoit que par l'organisme ou l'Église qui les envoie. Sur place, il devrait y avoir les moyens de s'assurer que les missionnaires ne sont ni mis de côté, ni autorisés à dominer d'une quelconque manière. En outre, les membres des comités missionnaires devront, bien plus qu'auparavant, être au courant de ce qui se passe ; car, en effet, les Églises traiteront directement avec eux, sans l'intermédiaire des missionnaires et il leur faudra prendre des décisions en toute connaissance de cause.

Dans toute cette évolution, l'essentiel pour les comités missionnaires, c'est d'avoir une relation ouverte, fraternelle, transparente avec les Églises plus jeunes, afin que le lien qui les unit dans leur ministère commun demeure solide, même si les structures et les circonstances se modifient. Ainsi, le nom du Seigneur sera glorifié et le royaume de Dieu s'éten dra sur la terre.

Donald JACOBS

Notes

- ¹ Dans ce texte, nous mettons généralement une majuscule à Église, montrant ici qu'il s'agit aussi bien de ou des églises locales que des dénominations (N.d.trad.).
- ² Au 4^e siècle avant J.-C., sous Alexandre le Grand, une expansion identique a répandu la culture grecque dans tout le bassin méditerranéen.

Le concept d'une troisième ère dans l'histoire des missions évangéliques

Ralph D. WINTER

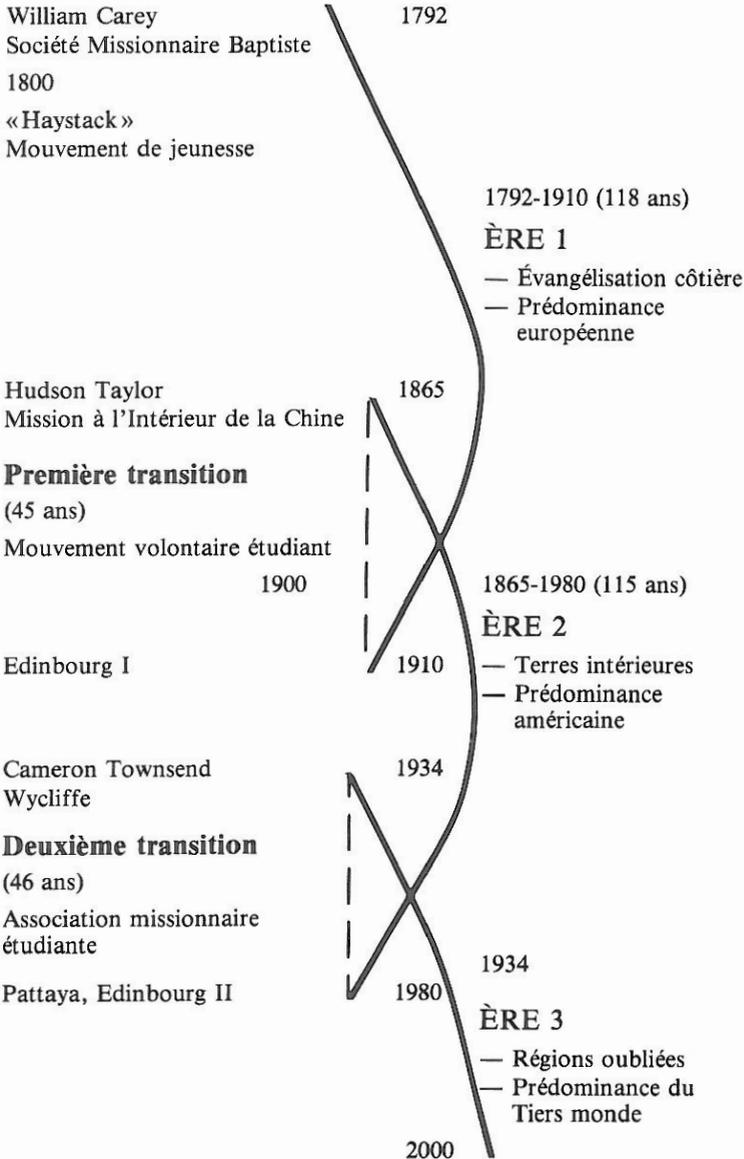
Partant du 18^e siècle pour arriver à notre époque, Ralph D. WINTER divise l'histoire des missions évangéliques en trois périodes qu'il qualifie d'*ères*. La première recouvre la période des efforts entrepris pour toucher les populations côtières des divers continents. La deuxième correspond à l'extension des efforts pour atteindre les peuplades de l'intérieur des continents. La troisième est associée aux préoccupations actuelles pour les groupes qui ne sont pas encore touchés par l'Évangile.

Winter intègre à son analyse le fait que, dans un groupe ethnique donné, l'activité d'une société missionnaire passe par différentes étapes qu'il distingue ainsi :

- Stade 1: Défrichage. C'est le premier contact avec un groupe ethnique.
- Stade 2: Construction. Des missionnaires expatriés forment des responsables nationaux.
- Stade 3: Collaboration. Responsables nationaux et expatriés collaborent en tant qu'égaux.
- Stade 4: Participation. Les missionnaires étrangers ne sont plus des collaborateurs sur plan d'égalité, mais répondent à l'invitation qui leur est faite de collaborer.

Article paru dans *Evangelical Missions Quarterly* (avril 1981). Traduit et publié avec l'aimable autorisation de l'Éditeur. L'auteur est Directeur du US Center for World Mission à Pasadena (Californie).

Deux périodes transitoires



La thèse principale de cet article est, qu'aujourd'hui, la tradition protestante passe par une transition lente, profonde, douloureuse entre les ères 2 et 3. Comme deux diapositives sur un même écran, les stades de collaboration et de participation de l'ère 2 recouvrent l'apparition d'une ère 3, brouillant ainsi la vision de ses premiers stades: celle du défrichage et de la construction. Le meilleur moyen de voir les choses objectivement, en dehors de nos sentiments personnels, c'est de comprendre la transition actuelle à travers une observation approfondie de celle qui l'a précédée mais qui lui est identique: la transition de l'ère 1 à l'ère 2.

L'ère 1

Beaver constate que les missions protestantes ont débuté parmi les Indiens d'Amérique du Nord par une série d'incursions dûment organisées¹. Ensuite, un peu plus d'un demi-siècle avant Carey, les Moraves prirent la relève. Mais il fallut que William Carey mette sur pied «des moyens d'évangéliser les païens» plus structurés pour que surgissent, vers 1790, six organisations, conscientes de leurs vocations parallèles et dont les noms sont souvent associés: *Baptist Missionary Society*, *London Missionary Society*, *Scottish Missionary Society*, *Glasgow Missionary Society*, *Netherland Missionary Society*, et *Church Missionary Society*. Le parallélisme des noms montre combien ces sociétés se sentaient proches les unes des autres. Pourtant, seule la *London Missionary Society* prit un départ fulgurant: après cinq ans, elle comptait déjà quarante missionnaires en activité. La *Baptist Missionary Society* perdit deux des trois membres de son comité, ce qui l'amena à se séparer de Carey. La *Church Missionary Society* contribua timidement au démarrage du mouvement de l'ère 1. Durant ses vingt premières années, elle ne put recruter aucun candidat en Angleterre; elle envoya, à la place, des piétistes allemands. Il n'est pas encore question d'un authentique mouvement missionnaire. Toutefois, cette action, concertée et réfléchie pour un effort missionnaire organisé, peut être considérée comme le début d'une ère nouvelle, l'ère 1 des missions protestantes évangéliques. Rappelons les faits.

Alors qu'avant 1792, il n'existait pratiquement rien, douze sociétés furent créées dans les vingt-cinq années qui suivirent. Vers 1810, le continent américain avait retrouvé son élan, certainement grâce au puissant réveil évangélique qu'on a appelé «Great Awakening». Pourtant, malgré cet arrière-plan de quarante années d'extraordinaire réveil, la vision missionnaire eut de la peine à se développer. Lorsqu'en 1791, William Carey, lors d'une rencontre de pasteurs évangéliques, émit l'idée que les chrétiens avaient l'obligation de créer des sociétés missionnaires pour conduire à la foi les païens, on lui répondit sèchement : «Jeune homme, asseyez-vous !»

Dix ans plus tard, émus à jalousie par l'étonnante détermination dont Carey fit preuve en Inde, cinq autres jeunes hommes, du Massachussets cette fois, quittèrent le «Haystack prayer meeting», comme on l'appelait, suppliant leurs Églises de les envoyer comme missionnaires outre-mer. Après quatre ans d'attente, ils ne purent obtenir un mince appui qu'en menaçant de partir en Angleterre pour s'enrôler dans la *Church Missionary Society*. Ils avaient eu pourtant soin, durant ces quatre années, de respecter scrupuleusement les formes établies et les dispositions ecclésiastiques alors en usage.

L'ère I n'a donc pas été le fruit de l'initiative des responsables des Églises, mais bien d'une minorité consacrée, stimulée par le profond renouveau personnel dû au Réveil, travaillant presque toujours soit dans des œuvres interecclésiastiques, soit en collaboration avec les Églises. L'autoritarisme ecclésiastique n'était pas encore un obstacle pour eux.

Les premiers comités missionnaires surgirent enfin. Leur soutien provenait d'un budget séparé alimenté par des dons volontaires d'Églises et de personnes privées. En fait, on peut penser que si, à travers le monde, on avait attendu un vote massif des dirigeants d'Églises (même évangéliques), ils seraient, pour l'essentiel, encore en train d'attendre.

Il faut souligner, dès le début de l'ère I, l'énorme somme d'amour et de sacrifice consentie par ceux qui partaient. L'Afrique surtout était un continent «interdit». Avant 1775, toutes les tentatives missionnaires avaient totalement

échoué². De tous les efforts des catholiques ou des moraves, rien ne subsistait. Au seuil de l'ère I, il n'y avait sur ce continent absolument aucun missionnaire. D'effrayantes statistiques de maladies fatales et de morts hantaient, sans le décourager, l'esprit des vaillants missionnaires qui partirent après 1790. Nulle autre époque et nulle autre cause n'ont suscité un tel flot de vocations que l'on aurait pu qualifier de suicidaire. Durant les soixante premières années de l'ère I, très peu de missionnaires partis en Afrique survécurent plus de deux ans. En considérant le degré de leur consécration, je me suis demandé, très humblement, si moi aussi j'étais prêt à un tel sacrifice. Pouvons-nous imaginer les étudiants de nos facultés partant aujourd'hui en mission en sachant certainement que 19 sur 20 d'entre eux succomberont à peine arrivés là-bas ?

Notons aussi l'étonnante perspicacité qui a présidé à la stratégie missionnaire. Le mouvement a suscité des missiologues de grande valeur qui surent, à l'époque, prendre les distances nécessaires à l'égard des Églises pour donner aux sociétés missionnaires nouvellement créées des structures qui leur étaient propres. Nous lisons, par exemple, que la *London Missionary Society* a connu un succès unique et sans précédent « grâce à son indépendance vis-à-vis des autorités ecclésiastiques, mais aussi parce qu'elle comptait un nombre égal de pasteurs et de laïcs³ ». À propos des structures missionnaires sur place, Henry Venn, le fils d'un des fondateurs de la *Church Missionary Society*, avait une idée qui n'a rien perdu de son actualité. À part quelques expressions surannées, voici un passage célèbre qui paraît singulièrement moderne :

Considérant que le but final de la mission, envisagé du point de vue ecclésiastique, est l'établissement d'une Église indigène administrée de façon indépendante par des pasteurs indigènes, il faut se rappeler que le progrès de la mission dépend essentiellement de la formation, puis de l'installation de pasteurs indigènes ; il faut se souvenir aussi que, selon une expression heureuse, « l'euthanasie d'une mission » intervient lorsque le missionnaire, entouré de communautés et de pasteurs indigènes bien formés, peut remettre entre leurs mains ses responsabilités et se démettre progressivement de son rôle de surveillant en faveur des pasteurs eux-mêmes ; de sorte que la mission se transforme en une

communauté chrétienne établie. Alors le missionnaire, comme aussi le comité responsable, porteront leurs efforts vers des régions plus lointaines⁴.

Le travail de cette première ère de la mission fut lent et laborieux ; il n'en a pas moins porté du fruit : on peut voir se succéder les étapes connues qui vont de l'absence d'église — lors du *défrichage* — à une communauté naissante qui s'édifie et qui parvient à une toujours plus grande maturité, en passant par les étapes de la *collaboration* et de la *participation*.

Heureux le missionnaire qui voit toutes ces étapes se succéder au cours de sa carrière ! Mais le plus souvent, elles s'échelonnent dans un espace de temps plus long (...).

Dès 1865, des deux côtés de l'Atlantique on était unanime : une fois sa tâche achevée, le missionnaire devait rentrer. L'*ère 1* a concentré ses efforts d'abord sur les régions côtières d'Asie et d'Afrique ; on préconisait le retrait parce qu'on ne pouvait parler de l'intérieur des continents. Ainsi, le retrait, par l'*American Board of commissioners for Foreign Missions* de tous les missionnaires des îles Hawaï, alors pays indépendant, est devenu le symbole de cette dernière étape de l'*ère 1*. Ce retrait se fit avec éclat et dans une fierté légitime ; les espoirs étaient comblés : après les patientes semailles, c'était la moisson (...).

L'ère 2

1865 connut un autre événement symbolique plus significatif encore, du moins en ce qui concerne le point de départ de l'*ère 2*. Un jeune homme — comme Carey, il avait moins de 30 ans — ayant derrière lui une courte expérience missionnaire, balaya toutes les objections qu'on lui faisait et fonda un nouveau type de mission orientée, elle, vers les territoires de l'intérieur. Ce jeune ambitieux ne suscita qu'un intérêt mitigé mais, à l'instar de Carey, il étudia cartes et statistiques. Lorsqu'il suggéra que les populations de l'intérieur de la Chine devaient être évangélisées, on lui dit qu'il était impossible de s'y rendre ; on lui demanda s'il voulait être responsable de la mort des jeunes gens qu'il allait envoyer

là-bas. Il ne possédait que des connaissances élémentaires en médecine, n'avait pas de formation universitaire, n'avait pas suivi le moindre cours de missiologie et, de plus, son comportement très individualiste sur le champ de mission l'avait rendu suspect ; il fut pourtant une de ces choses folles dont Dieu se sert pour confondre les sages. Sa stratégie missionnaire — opposée à l'implantation d'églises — constituait une grande erreur, vue à la lumière des normes actuelles. Pourtant, parce qu'il avait le regard fixé sur les populations les moins privilégiées du monde, Dieu a honoré sa vision.

Hudson Taylor était poussé par un souffle divin. Le Saint-Esprit le protégea de bien des embûches ; son organisation, la *Mission à l'Intérieur de la Chine*, finit par envoyer plus de 6000 missionnaires à l'intérieur de ce sous-continent.

Cette ère 2 semblait avoir besoin, non seulement d'une nouvelle vision, mais d'une quantité d'organisations nouvelles. Taylor ne se contenta pas de parler des régions pionnières de l'intérieur ni de fonder, dans ce but, une mission anglaise. Il parcourut toute l'Europe, lançant aux chrétiens ce défi : créer de nouvelles sociétés missionnaires. Le résultat, direct ou indirect, fut la création de plus de quarante nouvelles sociétés missionnaires pour un travail pionnier ; le nom de beaucoup d'entre elles l'indique en effet : *Mission à l'Intérieur de la Chine*, *Mission à l'Intérieur du Soudan*, *Mission à l'Intérieur de l'Afrique*, *Mission au cœur de l'Afrique*, *Un evangelized Fields Mission*, *Regions Beyond Missionary Union*.

Alors que l'ère 1 avait pris racine dans le Réveil, l'ère 2 puisa sa force dans les campagnes d'évangélisation de Moody. Quoiqu'on ait cherché à l'en dissuader, Moody s'en alla en Angleterre dans des milieux plus cultivés que le sien. Il visita même les universités, alors qu'il n'avait pas le moindre titre universitaire. *Les Sept de Cambridge* se levèrent en faisant le vœu de ne pas partir en mission avant d'en avoir entraîné cent autres à faire de même. Un des frères Studd voyagea jusqu'en Amérique et rallia John R. Mott à la cause des missions. Rentré aux États-Unis, Moody organisa une convention estudiantine qui vit naître une organisation mis-

sionnaire unique par son efficacité: le *Student Volunteer Movement for Foreign Missions*. Les membres de son comité étaient tous issus d'organisations universitaires. Sous l'impulsion de Mott, les universités américaines furent bientôt à feu et à flamme pour l'évangélisation des régions non encore atteintes par l'Évangile. Bien que le nombre des étudiants ne représentât à l'époque que le 3 % des jeunes intellectuels d'aujourd'hui, 100000 d'entre eux offrirent leurs services à la mission pendant la vie de Mott. Ces étudiants consacrés finirent par obtenir l'appui des organisations universitaires existantes, des Églises et des comités missionnaires. Prenant de l'âge, ces anciens étudiants occupèrent les postes à responsabilités. Ainsi ceux qui restaient au pays jouaient un rôle aussi important que ceux qui partaient. Le pasteur ou l'homme d'affaires qui, durant ses études, s'était porté volontaire pour la mission n'en était point gêné. Robert E. Speer avait 24 ans lorsque, par un coup de génie, les presbytériens le propulsèrent au Secrétariat de leur Comité missionnaire. En 1907, des étudiants, restés au pays, fondèrent le *Mouvement Missionnaire Laïc* qui ouvrit 3500 bureaux à travers l'Amérique. En sept ans, il parvint à quadrupler les dons en faveur de la mission dans la plupart des grandes dénominations.

Il est intéressant de noter que les missionnaires de l'ère 1 furent, eux aussi, saisis par ce nouveau courant. En Angleterre, par exemple, il avait fallu 66 ans (de 1799 à 1865) à la *Church Missionary Society* pour atteindre le nombre de 130 missionnaires; en 1887, soit 22 ans plus tard, elle en comptait 400 et, 7 ans plus tard seulement, après le troisième séjour de Moody en Angleterre, elle en avait 900 puis, six ans après 1134. Les autres missions, saisies par la nouvelle vision des régions non-évangélisées, ont connu un accroissement aussi phénoménal. En 1910, lors de la Conférence missionnaire mondiale d'Edimbourg, le nouvel élan se trouvait dûment consolidé: l'ère 1 était dépassée tandis que l'ère 2 en était à son point culminant.

Il est essentiel pour nous aujourd'hui d'observer le chevauchement de ces deux périodes. L'intervalle de 45 ans, entre 1865 et 1910 (comme plus tard de 1934 à 1980), repré-

sente une période de transition entre la stratégie propre à l'ère 1 (dans les régions côtières), alors dans sa maturité, et la stratégie de l'ère 2 (dans l'intérieur) qui débutait. Au début de cette période transitoire, les plaidoyers de Taylor en faveur des populations de l'intérieur n'étaient guère écoutés. À la fin de cette même période, c'est l'activité missionnaire dans les champs les plus mûrs — là où il y avait une Église — qui suscitait le moins d'intérêt. Dans son ouvrage « *A Distant Grief* », Kafa Sempangi rapporte que le flot de nouveaux envoyés surpassait considérablement le nombre de missionnaires en place, au point que, parfois, on n'a pas su préserver le degré de nationalisation déjà acquis.

Bien trop souvent, au lieu de préparer les champs parvenus à maturité à participer à la mission vers l'intérieur des continents, des organisations entièrement nouvelles recommencèrent à zéro sans collaborateurs locaux. L'accent était tellement porté sur l'aspect pionnier du travail missionnaire qu'en 1910, à la Conférence d'Edimbourg qui incarnait cette tendance, les missions œuvrant dans des régions relativement christianisées ne furent même pas invitées.

Comme nous allons le voir, les volontaires de l'ère 2, dépassant le stade du défrichage, réinventèrent (au lieu de se l'approprier) ce que l'ère 1 avait mis au point dans des champs plus mûrs.

L'ère 3

En 1910, peu après la Conférence d'Edimbourg, intervient le bouleversement des deux guerres mondiales et l'effondrement, partout dans le monde, du régime colonial. En 1945, bien des Églises d'outre-mer se préparaient, non seulement au retrait de la puissance coloniale, mais aussi des missionnaires. On n'est pas allé, comme certains l'ont supposé, jusqu'à réclamer à cor et à cri le départ des missionnaires; cependant, la situation n'était plus la même. Il n'était plus question de *défrichage* ou de structures de type paternaliste, mais bien de *collaboration* et de *participation*. À ce moment-là, le 90 % des missionnaires travaillaient dans des régions assez développées, avec une Église forte et où il était parfaitement raisonnable d'envisager le retrait des mission-

naires qui se consacraient à un travail pionnier. Cette situation a provoqué une nouvelle prise de conscience missionnaire : après le succès, le retrait. Ici et là, à l'instar des Églises évangéliques d'Occident du 19^e siècle, les Églises constituées devinrent aptes à se préoccuper des questions sociales.

Dès lors, une autre prise de conscience — rétrograde aux yeux des missiologues de l'ère 2 — se fit jour : celle de la tâche inachevée au sein de régions délaissées. Si la prise de conscience est nouvelle, le défi, lui, est ancien ; l'œuvre n'est pas terminée. Billy Graham et Carl Henry furent les personnalités dominantes du Congrès de Berlin en 1966. En 1972 eut lieu la Consultation de Chicago sur les peuples non encore atteints par l'Évangile. En 1974, le Comité de Lausanne pour l'évangélisation du monde attirait l'attention sur les populations qui ne connaissaient pas l'Évangile, tandis que, la même année, un groupe international de missiologues proposait la convocation, en 1980, d'une conférence mondiale sur la mission dans les régions pionnières. En 1978, lors de la conférence sur l'évangélisation du monde en Asie, Osei-Mensah suggéra que tous les peuples « ignorés⁵ » soient atteints en l'an 2000. En 1979, la convention de l'*Evangelical Foreign Missions Association* mit l'accent sur ces mêmes populations. La même année, ses responsables portèrent leur attention sur les régions hindoues, musulmanes et chinoises. En 1980, la Consultation pour l'évangélisation du monde à Pattaya⁶ (Thaïlande) et celle d'Edimbourg suscitèrent un peu partout un intérêt accru pour cette question.

Beaucoup se sont alors rendu compte de la différence entre une région pionnière et une région où existe une œuvre établie ; on a réalisé que les groupes les plus à l'écart — ceux qui n'ont pas encore leurs propres Églises — n'étaient pas ceux qui clamaient le retrait des missionnaires. Aussi l'acquis extraordinaire de la fin de l'ère 2 — le succès assorti du retrait — fut, dans beaucoup d'esprits, assombri par la prise de conscience qui marqua le début de l'ère 3 et qui fit ressortir les lacunes que représentaient encore les populations où l'Évangile n'était pas connu. On était à nouveau dans une situation où deux époques se chevauchaient, telle l'image produite par deux diapositives que l'on projetterait

ensemble sur un écran. Pour exemple, comparons les images d'un film de l'*Association Wycliffe pour la traduction de la Bible* avec les rapports d'organismes missionnaires collaborant avec des Églises du Tiers monde vieilles de cinquante ans et plus et comptant des centaines de milliers de membres. Comme Taylor a été le premier prophète de l'ère 2, on pourrait à juste titre considérer Cameron Townsend comme le premier prophète de l'ère 3; en effet, son œuvre, l'*Association Wycliffe*, incarne le souci de l'ère 3: non plus les régions côtières ou intérieures, mais les peuplades jusque-là ignorées ou laissées de côté.

Il est regrettable que certains en soient restés au succès de l'ère 2, donnant ainsi l'impression que l'ère 3 représente en quelque sorte un recul par rapport à l'ère précédente. Dans un livre relativement récent, S. Hoffmann écrit :

L'existence d'Églises nationales pose des limites à notre vision de l'évangélisation du monde et à notre volonté d'y participer. Nous voulons maintenant compter sur elles, même lorsqu'elles ne représentent qu'un pourcent de la population et se révèlent totalement indifférentes et inefficaces pour atteindre les autres 99 % ? »

Il est aussi possible, mais non moins dangereux, de n'envisager que l'autre diapositive, celle du début de l'ère 3. Il me paraît plus grave d'ignorer la tâche inachevée que d'ignorer les délicates relations entre l'Église et la mission vers la fin de l'ère 2. En cherchant à tirer des enseignements de la première transition entre l'ère 1 et l'ère 2, on pouvait penser que la mise sur pied de nouvelles organisations missionnaires, pratiquement sans contact avec les anciennes, était indispensable. Mais, même ainsi, le démarrage fut lent. Finalement, les vieilles organisations furent entraînées dans le mouvement. En fait, il y eut tant de nouveaux envoyés en un court laps de temps qu'on a même risqué de faire oublier les découvertes et les acquisitions de la phase de maturité de l'ère 1. Cet écueil pourrait être évité aujourd'hui, en donnant une meilleure formation aux candidats missionnaires, en les initiant du même coup à l'histoire de la mission. Ce manque de formation a été, dans le passé récent, le point faible d'organismes tels que *Jeunesse en Mission* et *Opération Mobilisation* qui commencent seulement à s'intéresser à

la réflexion déjà avancée de la missiologie de l'ère 2. La mission fondée par H. Taylor a fini par dépasser sa réticence à fonder des Églises. À quoi ressembleront *Jeunesse en Mission* et *Opération Mobilisation* dans dix ans ?

L'impact de cette ère nouvelle sera — et doit être — plus grand que celui des périodes précédentes, particulièrement du fait de l'extension de cette base universelle à partir de laquelle on peut aller à la rencontre de ceux qui ne connaissent pas le Dieu de Jésus-Christ. L'existence, dans le monde entier, de solides Églises nationales demeure l'élément dominant et nouveau de notre temps. Cependant, nous ne voulons pas que leur existence limite notre vision missionnaire ; au contraire, nous désirons qu'elles deviennent, en collaboration avec les œuvres missionnaires déjà anciennes, un tremplin pour atteindre les populations délaissées jusqu'ici.

Quel encouragement de voir cinquante-sept sociétés missionnaires d'Afrique et d'Asie envoyer leurs délégués à Edimbourg en 1980 ! Nous devons nous attendre à ce que les Églises de ces continents joignent leurs efforts aux nôtres pour toucher les 16750 cultures non encore atteintes. Il nous faut pourtant garder ceci à l'esprit : il n'est pas raisonnable de vouloir à tout prix nous adjoindre ces Églises, exiger leur collaboration, leur imposer la nôtre ; de même, en Occident, il n'est pas possible d'imaginer que la démarche entreprise par une communauté puisse nécessairement se faire conjointement avec une autre. Si tout va bien, l'ère 3 devrait être essentiellement marquée — et elle le sera — par des initiatives non occidentales.

Toutefois, dans l'hémisphère Nord, cette ère 3 exige que la stratégie missionnaire soit sérieusement repensée et mise à jour, tant dans les Églises que dans les Facultés. En ce début de l'ère 3, il y a un sérieux handicap : les zones pionnières ne sont plus géographiques comme au temps d'Hudson Taylor. Jusqu'ici, on ne pensait qu'en termes d'éthnies bien délimitées géographiquement ; celles-ci représentent encore le groupe le plus important parmi les « oubliés ». Mais nous réalisons maintenant qu'à l'intérieur de nos grandes cités, des différences culturelles subtiles, souvent peu apparentes de prime abord, créent des sous-groupes d'« ignorés ».

Il n'en reste pas moins que notre travail, dans cette ère 3, comporte bien des avantages. Le réseau des Églises à travers le monde est un potentiel qui peut être mis à contribution pour cette tâche essentielle. Par-dessus tout, rien ne doit atténuer la conviction que l'ère présente peut et doit être la dernière. Aucun croyant sérieux ne peut mettre en doute l'ordre divin de prêcher à toute nation, toute langue et tout peuple : il faut le faire ! Moins que toute autre, notre génération n'a d'excuse pour esquiver cette responsabilité.

Ralph D. WINTER

Notes

- ¹ R. Pierre Beaver, *Pioneers in Mission, A Source Book on the Rise of American Missions to the Heathen* (Grand Rapids, Eerdmans, 1966). Voir aussi la préface qu'il a écrite dans le livre de Charles L. Chaney, *The Birth of Missions in America* (Pasadena, CA, William Carey Library, 1976).
- ² Elliot Kendall, *The End of an Era, Africa and the Missionary* (SPCK, London 1978, p. 17).
- ³ Kendall, 1978, p. 38.
- ⁴ Eugene Stock, *The History of the Church Missionary Society* (London, C.M.S., 1899, Vol. II, p. 415).
- ⁵ *Hidden* dans le texte anglais.
- ⁶ Voir *Perspectives Missionnaires* N° 2-1981.
- ⁷ Samuel Hoffmann, *The Missionary Dilemma*, Church Herald, août 1979.

Rythmes missionnaires et rythmes du monde

Marc SPINDLER

Ralph Winter réussit parfaitement à donner une «vision dynamique de l'histoire des missions» comme il se l'est proposé et il faut le féliciter d'avoir trouvé une telle clé de lecture. L'analyse de l'histoire des missions l'a convaincu que les missions sont des processus historiques complexes: la mission prend du temps, on le savait, mais on comprend mieux pourquoi, grâce aux schémas que cet auteur et son école ont inventés. Marc Spindler voudrait ici mettre en lumière les implications de ces schémas et aussi mettre le doigt sur quelques insuffisances de ces théories relativement nouvelles.

Histoire et théologie

Il y a une différence appréciable entre une vision théologique et une vision historique de la mission. Théologiquement, la mission n'est pas une affaire de temps qui s'écoule, mais une offre et une saisie immédiate de la Parole éternelle de Dieu. La mission n'est pas une affaire de temps, mais une affaire d'éternité, d'une éternité concrète qui frappe en tout temps à la porte du temps et qui appelle tout homme en tout lieu à une décision valable pour l'éternité. Je crois que la tradition des missions évangéliques a mis spécialement en honneur cet aspect immédiat et urgent de l'action missionnaire (la mentalité évangélique n'a pas l'habitude de compter avec le temps et l'histoire). La tradition des évangéliques (et d'autres chrétiens aussi) part de la certitude biblique que les temps sont accomplis, que le Royaume de Dieu est proche,

et qu'il n'y a plus par conséquent de conditions historiques supplémentaires à réaliser depuis que le Christ est mort et ressuscité. Globalement, la mission est désormais possible en tout temps et en tout lieu sur la terre. L'expression pratique de cette certitude théologique se trouve par exemple dans le mot d'ordre bien connu des missions évangéliques depuis la fin du XIX^e siècle: «L'évangélisation du monde dans cette génération». Cela signifie que dans chaque génération l'Évangile doit être prêché partout et de manière complète. Malheureusement, l'histoire se déroule sans que l'Évangile soit prêché partout et d'autres facteurs que les certitudes et les engagements théologiques permettent de comprendre pourquoi il en est ainsi. Il faut donc bien se rendre compte que Ralph Winter fournit en historien des missions des explications historiques plausibles, mais qu'il s'éloigne par là-même d'une compréhension purement théologique de la mission.

Histoire et statut juridique des missions et des Églises

Il y a un passage presque naturel de la perspective théologique habituelle en milieu évangélique à une perspective juridique sur le statut des missions et des Églises nées de la mission. Dans un article trop peu remarqué¹, Jean Rennes s'opposait aux détours et aux temporisations de l'action missionnaire et réclamait la prise au sérieux de manière conséquente du statut théologique de tout chrétien et de toute Église. «Le Seigneur est proche», soulignait-il, «cela signifie qu'il vaudrait mieux, bien souvent, répudier nos hésitations, nos lenteurs et notre prudence, renoncer à nos calculs et à notre pédagogie, pour annoncer «tout le dessein de Dieu» (Actes 20:27). La perspective théologique de Jean Rennes souligne l'urgence de la tâche missionnaire: l'attente du Seigneur n'est pas l'attente d'un hypothétique moment favorable, mais elle nous pousse «à un travail immédiat et énergique, à un témoignage courageux qui présente immédiatement aux hommes d'aujourd'hui, quel que soit leur degré

d'évolution, la totalité des promesses et des exigences de l'Évangile, en les exhortant à suivre aujourd'hui, et pas demain seulement, le Christ». Jean Rennes applique cette règle de l'urgence à l'édification de l'Église et à l'autonomie des Églises, car les hommes et les femmes qui viennent à la foi sont d'emblée des chrétiens de plein droit, et non pas des mineurs que les organisations missionnaires devraient maintenir d'abord en tutelle pendant un certain temps. Je n'ai pas besoin de rappeler l'impatience des « Jeunes Églises » devant les retards de l'autonomie, ni l'insistance du Conseil Oecuménique des Églises, par exemple, sur l'égalité des droits de toutes les Églises, quel que soit leur « âge ». Là encore, la perspective historique de Ralph Winter apporte des éléments nouveaux qui seront contestés d'un point de vue juridique et théologique. Pour ma part, je trouve plausible l'analyse de Ralph Winter, lorsqu'elle porte sur les processus historiques de l'action missionnaire dans le temps. Mais j'attire l'attention sur le décalage évident, sur la tension parfois explosive entre les rythmes missionnaires dans la longue durée d'une part, et les droits immédiats des chrétiens et des Églises d'autre part. Il n'est pas facile de réconcilier l'histoire et les autres sciences humaines avec « la théologie ».

Les étapes de l'action missionnaire

Ralph Winter propose de décomposer l'action missionnaire en plusieurs éléments successifs : défrichage, construction, association, participation. D'autres auteurs vont encore plus loin dans la démultiplication et l'analyse des composants de l'action missionnaire. Ainsi, David Hesselgrave² décrit un véritable cycle d'action missionnaire comprenant dix étapes, en se fondant d'une part sur l'étude du livre des Actes, et d'autre part sur les acquis de la sociologie des organisations. Je peux aussi rappeler que les missionnaires modernes, comme J.H. Bavinck³, ont étudié longuement les problèmes de « l'approche missionnaire », et l'on sait depuis toujours que le contact missionnaire demande « des travaux d'approche », ne serait-ce que l'initiation lin-

guistique, culturelle, psychologique et morale des missionnaires. Ralph Winter n'aborde d'ailleurs pas ici les problèmes complexes du recrutement, de la sélection et la préparation des missionnaires ni les questions d'infrastructure qui en découlent ; je présume que pour lui tout cela va de soi, mais je tiens à en faire part.

Je ne vois aucune difficulté à admettre que l'action missionnaire est une séquence, un cycle d'actions complexes, et non pas un geste simple et au fond spontané. Les difficultés sont ailleurs. D'une part, quel rôle attendre des gestes missionnaires spontanés, non planifiés, qui surgissent en dehors de la mission organisée ? D'autre part, en dépit de la logique apparente de la séquence proposée, les étapes de l'action missionnaire se succèdent-elles toujours dans l'ordre annoncé ? Il y a parfois des chevauchements, des anticipations, des simultanités, rendus possibles ou nécessaires au sein d'une même opération missionnaire, sans même faire intervenir les différences de région. Les circonstances extérieures peuvent aussi forcer les missions et les Églises à accélérer ou à retarder les processus « normaux ». Il est certain par exemple que les situations coloniales ont retardé l'autonomie de beaucoup de jeunes Églises ; ailleurs, les évolutions ou révolutions politiques ont forcé la main des missions et des Églises.

Une remarque plus générale sur le schéma des étapes de l'action missionnaire porte sur l'absence de fondement théologique ou biblique de l'ordre proposé. Je fais allusion à la distinction exégétique établie entre les différentes étapes de la communication de l'Évangile : première annonce (en grec *kérygma*), premier enseignement (en grec *didachè*), enseignement approfondi (en grec *didascalia*), ou encore le « lait » et la « nourriture solide » (I Cor. 3 : 2 ; Hébr. 5 : 13). Il y a là, me semble-t-il, l'ébauche d'une approche missionnaire plus naturelle, plus fidèle à la nature même de l'action missionnaire, que l'organisation assez technique dont Ralph Winter reprend le modèle.

Enfin, il faut rappeler que les organisations missionnaires modernes manifestent une préférence pour une approche globale, autrement dit désirent mettre en place immédiatement la gamme complète des activités et des services pastoraux et diaconaux dignes d'une Église adulte et par ailleurs attendues par les populations desservies. La pratique des «méthodes globales» en mission comme en d'autres domaines a un prestige certain et complique le schéma des étapes de l'action missionnaire. En effet, certains types de service se déploient suivant d'autres rythmes, plus rapides ou plus lents que les activités de témoignage ou de célébration liturgique.

Les étapes de la croissance de l'Église

Ralph Winter n'envisage dans son article que les étapes de l'action missionnaire. J'admets parfaitement que l'action missionnaire suive un certain rythme et que les organisations missionnaires cherchent à respecter ce rythme, moyennant une forte dose de bon sens et de tact pastoral. Mais il faudrait tenir compte aussi du rythme propre au développement d'une communauté chrétienne nouvelle. La mission prend du temps, la mission a une histoire, mais l'Église aussi se déploie dans le temps, acquiert avec le temps différentes formes historiques suivant une logique qui diffère de la logique de l'organisation missionnaire proprement dite. Quand la vie chrétienne s'épanouit, c'est toujours par un dynamisme interne qui tire sa force de la Parole et de l'Esprit et qui subit l'influence des modèles historiques perçus par les nouveaux croyants et des comportements sociaux dont ils ont l'habitude. La mission occupe une plage historique particulière, mais à un moment donné, une plage nouvelle se crée, et un nouveau dynamisme historique se manifeste. Il y a création d'Églises nouvelles, originales, qui prennent leur rythme propre. Maurice Leenhardt a souvent réfléchi à cette création d'Églises, que j'ai appelée ailleurs une «ecclésiogénèse⁴» : il y a là des cycles, des séquences d'évolution qui

ne sont plus directement du ressort de l'action missionnaire mais qui relèvent d'initiatives autonomes des chrétiens et des communautés. Les étapes de l'évolution ecclésiale vont généralement d'un stade que j'appellerais «épiscopal» en ce sens que la communauté commence par se rassembler autour d'un premier ou d'une première «responsable», vers un stade «synodal» qui donne forme à l'unité entre les communautés locales, en passant par un stade «congrégationnaliste» où une structure de délibération, de célébration et de décision se met en place à l'échelon local. D'autres manières de décrire le développement ecclésial sont possibles selon divers modèles imaginés en sociologie religieuse. Ce que je veux signaler ici, c'est que Ralph Winter ne tient pas compte, apparemment, de l'autonomie du développement ecclésial. Les rythmes de ce développement ne sont pas nécessairement analogues aux rythmes missionnaires.

Les rythmes du monde

On sait qu'une revue missionnaire catholique portait le beau titre «Rythmes du monde». Pour ma part, j'entends par là les logiques sociales des populations rencontrées par les missions. L'action missionnaire s'inscrit dans l'histoire générale et elle y trouve des facteurs favorables ou défavorables. Il est dommage que Ralph Winter laisse entièrement de côté cet aspect des choses alors qu'il est justement mis en lumière par les historiens de ce temps et par bon nombre de théologiens ou de missiologues actuels. L'ouverture à l'Évangile et à un certain type d'action missionnaire, le choix de certains modèles théologiques et de certaines formules ecclésiologiques, s'effectuent pour chaque population dans une séquence historique qui lui est propre, dans une certaine durée qui va devenir partie intégrante de sa propre histoire. Les chemins de l'Évangile et les chemins des peuples se croisent et parfois se conjuguent, mais parfois aussi ne se rencontrent pas. Il faudrait compléter la théorie trop étroitement orientée sur la pratique missionnaire de Ralph

Winter par une vision plus large de l'histoire du monde et des civilisations. Y a-t-il outre le signal de départ de la mission mondiale donné par la croix et la résurrection de Jésus-Christ et par le don du Saint-Esprit à Pentecôte une heure de rendez-vous avec l'Évangile pour les générations successives et pour des populations précises? Des missiologues proches de Ralph Winter parlent de populations «réceptives» maintenant, ce qui fait penser aux rythmes presque biologiques que Gustav Warneck, le père de la missiologie protestante moderne, découvrait dans l'histoire des peuples «mûrs pour la mission». D'autres missiologues se demandent actuellement si le rythme propre de l'histoire des peuples n'est pas irrémédiablement cassé par l'arrivée de la mission, en tout cas d'un certain type de mission, en ce sens que le particularisme invétéré de certaines cultures ne peut que succomber devant la réalité œcuménique de l'Église universelle avec ses réseaux complexes de relations, d'influences et de défis réciproques. Peut-on, comme historien, parler de l'histoire des missions maintenant en faisant abstraction de l'histoire des Églises particulières et de l'histoire des peuples? Personnellement, je ne le crois pas. Ce n'est possible qu'au responsable pratique d'opérations missionnaires ponctuelles, et encore. C'est donc à l'historien Ralph Winter que ma question s'adresse; mais ne sort-il pas de son rôle d'historien au cours de son article?

Les grandes vagues de la mission mondiale

Ralph Winter décrit de manière éclairante et convaincante les grandes vagues de la mission mondiale; il est incontestable qu'à certaines périodes que l'on pourrait appeler «axiales» une extraordinaire floraison d'initiatives missionnaires se produit et s'incarne dans une véritable génération d'œuvres et de sociétés missionnaires d'un certain type. Le cycle d'activités missionnaires de ce type suit son cours, mais pas jusqu'à épuisement... Un autre cycle missionnaire commence et se heurte au reflux du cycle précédent. Je pense

qu'il y a là une bonne explication des incertitudes et du malaise que l'on constate dans le monde missionnaire: le type classique de mission n'est pas encore périmé, et d'autres types de mission surgissent, il y a des chevauchements et des chocs.

Je pense aussi que le nouveau type de mission envisagé, à savoir la recherche des populations oubliées, est absolument valable. Mais il faudrait étudier de plus près les caractères propres de ce que Ralph Winter appelle des populations oubliées, et leurs rapports avec les populations principales.

Il faudrait également préciser le rapport entre l'initiative croissante du Tiers monde ou plutôt de la « Tierce Église » en matière missionnaire et le rôle attendu des organisations missionnaires occidentales qui prennent des initiatives de leur côté.

Enfin, bien que je ne sente pas directement cette tendance chez Ralph Winter, je voudrais émettre un doute sur la qualification que j'ai trouvée qu'il s'agirait maintenant du « dernier âge des missions¹¹ » (avant le retour du Seigneur). Certains chrétiens ressentent fortement l'imminence de la fin du monde et la mettent en rapport avec l'achèvement de la tâche missionnaire: quand tous les peuples seront évangélisés, le Seigneur pourra venir. Pour ma part, je crois que le Seigneur lui-même mettra fin à la mission par sa venue; ce n'est pas notre mission qui déterminera sa venue. Même si les missions du troisième type parvenaient à atteindre les 5908 populations oubliées, elles devraient s'apercevoir bientôt que de nouvelles poches d'incroyance et d'idolâtrie se forment dans les populations christianisées elles-mêmes, et qu'il faut toujours inventer avec persévérance de nouvelles formes de mission et d'évangélisation.

Notes

- ¹ Jean Rennes, « Le Seigneur est proche », *Le monde chrétien*, N° 71-72, juillet-décembre 1964, pp. 213-233. Citation pp. 215-216.
- ² David J. Hesselgrave, *Planting Churches Cross-Culturally. A Guide for Home and Foreign Missions*, Grand Rapids, Baker Book House, 1980.
- ³ J.H. Bavinck, *An Introduction to the Science of Missions*, Philadelphia, Presbyterian & Reformed Publishing Co, 1960, pp. 77-152.
- ⁴ M.R. Spindler, « L'ecclésiologie de Maurice Leenhardt », *Journal de la Société des Océanistes*, N° 69, tome 36, décembre 1980, pp. 279-291.
- ⁵ Je fais allusion à Lawrence E. Keyes, *The Last Age of Missions*, Pasadena, William Carey Library, 1982. Le titre de ce livre n'indique malheureusement pas qu'il s'agit du meilleur inventaire mondial récent des organisations missionnaires nées dans le Tiers monde en milieu protestant ; du côté catholique, l'essor extraordinaire des « missions étrangères » surgies dans le Tiers monde est fort bien décrit par O. Degryse, *La Tierce Église missionnaire*, Bruxelles, 1983.

Marc SPINDLER, directeur de l'Institut de Missiologie de Leiden (Hollande), est également responsable du bulletin *Exchange*, bulletin de littérature des Églises du Tiers monde.

Mission et évangélisation dans l'optique de Lausanne, Rome et Genève

Jacques MATTHEY

Le texte qui suit est, à peu de choses près, la transcription d'un exposé fait par l'auteur dans le cadre d'une réunion qui a eu lieu à Adelboden (Suisse) du 19 au 21 octobre 1984 sur le thème «La Suisse, terre de mission. L'évangélisation aujourd'hui: expériences, questions, attentes.» Une quarantaine d'hommes et de femmes en provenance de milieux ecclésiastiques, spirituels ou théologiques divers s'étaient réunis sur l'invitation du Synode Protestant Suisse pour échanger leurs expériences et leurs réflexions en matière d'évangélisation. Rappelons que le Synode Protestant Suisse est un mouvement de renouveau au sein du protestantisme dans ce pays, à la recherche d'une formulation plus claire d'une identité protestante et des impulsions que les racines de la Réforme peuvent donner pour la foi personnelle, la vie de l'Église et l'engagement chrétien aujourd'hui. Y participent, à titre de membres ou d'observateurs, outre de nombreuses personnes individuelles, les Églises cantonales, les Églises évangéliques libres, baptistes, Assemblées des frères, Armée du Salut, Mennonites..., des mouvements ou œuvres ecclésiastiques divers de formation, d'entraide, de mission, etc.

Dans cet exposé, nous parlerons des trois courants dits *évangélique* (evangelical), *catholique* et *œcuménique*. Il s'agit évidemment d'une simplification et d'une généralisation abusive qui ne rend pas compte des nuances et différences considérables dont témoigne la variété de l'engagement chrétien en matière de mission et d'évangélisation. Néanmoins, on peut considérer que chacun des textes abordés ci-dessous se rattache à l'un de ces mouvements que l'on peut

se représenter comme de grands cercles dont les pôles diffèrent mais qui se recoupent en plus d'un endroit.

Voici ces textes :

La Déclaration de Lausanne¹

Elle a été rédigée et adoptée au Congrès international pour l'évangélisation du monde, congrès tenu à Lausanne en juillet 1974. Il réunissait plus de 2500 chrétiens du monde entier. Il s'agit d'une mise au point des milieux évangéliques face aux positions de la fin des années 60 et du début des années 70 telles qu'elles étaient défendues dans le cadre du Conseil Oecuménique des Églises (conférences d'Uppsala, de Bangkok, programme de dialogue, programme de lutte contre le racisme). Le texte de Lausanne est relativement polémique en disant «non» à toute une série de thèses. Cependant, il témoigne d'une ouverture incontestable à l'égard des problèmes de pauvreté et d'injustice. La forte participation de personnalités du Tiers monde à Lausanne a favorisé cette ouverture.

«*Evangelii nuntiandi*»²

Ce discours du Pape Paul VI, daté de décembre 1975, fait suite à la troisième assemblée générale du synode des évêques, consacrée à l'évangélisation. Ce document de synthèse fait le point sur ce thème. Il met en évidence une vision globale de la tâche d'évangélisation de l'Église, et du nécessaire lien entre annonce et vie. Il se veut réaffirmation de la tâche évangélisatrice de l'Église face aux critiques qui ont laissé entendre que le temps de l'évangélisation était dépassé et qu'il fallait respecter toutes les opinions. Tout en affirmant l'importance de l'engagement social de l'Église, *Evangelii nuntiandi* se distance d'une théologie de la libération qui insiste unilatéralement sur le caractère socio-politique du message chrétien.

La Mission et l'Évangélisation — affirmation œcuménique³

Ce document du Conseil œcuménique des Églises (COE) se distingue des précédents par une date nettement plus récente. Il a été rédigé au début des années 80, après la conférence de Melbourne, et fut adopté par le Comité central du COE en 1982. Il s'agit d'abord d'un document faisant le point sur la mission au sein du mouvement œcuménique. Il tient compte de certaines critiques et propositions venant des milieux de Lausanne, des catholiques et des orthodoxes, tout en gardant les accents et la marque d'un document du COE. Il refuse toute tentative d'isoler et d'opposer les composantes d'un témoignage global ; il affirme qu'il ne doit pas y avoir d'évangélisation sans solidarité ni de solidarité sans évangélisation.

De nombreux autres textes pourraient être cités : les déclarations de la conférence de Pattaya⁴ (1980), de Melbourne⁵ (1980), de la réunion de Wheaton⁶ (1983), de la conférence des évêques latino-américains de Puebla⁷ (1979), etc. Les trois documents mentionnés plus haut restent, pour l'instant, de par leur représentativité, les plus importants pour les trois mouvements qui nous intéressent ici.

Mission et évangélisation

Des trois documents se dégage une vision globale de la vocation ou mission de l'Église et des chrétiens. Celle-ci inclut la proclamation de l'Évangile, l'édification de nouvelles communautés chrétiennes, la catéchèse, la présence au monde, le souci d'une plus grande libération des opprimés, le respect des droits de l'homme, l'engagement pour la liberté religieuse, la pénétration chrétienne de la culture, la dénonciation des injustices, etc. Les formulations peuvent varier d'une confession ou d'une tendance spirituelle à l'autre, mais la vision est sensiblement la même en ce sens qu'elle tend à être globale.

Dans les trois documents, l'annonce verbale de l'Évangile reçoit une place centrale au sein de cet ensemble, qu'il s'agisse de la proclamation à ceux qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ, de celle aux enfants, aux chrétiens non pratiquants ou encore aux membres fidèles des Églises. Les formes de cette annonce sont variées, mais le but est le même : permettre aux hommes d'être profondément renouvelés par une acceptation personnelle du Christ comme Sauveur et Seigneur. Là aussi, les formulations des priorités dans l'annonce verbale peuvent varier, mais l'accent général est commun.

Trois citations pour illustrer ce point :

Lausanne

Évangéliser, c'est répandre la bonne nouvelle que Jésus-Christ est mort pour nos péchés, qu'il est ressuscité des morts selon les Écritures, qu'il règne en Seigneur et qu'il offre maintenant, à tous ceux qui se repentent et qui croient, le pardon des péchés et le don du Saint-Esprit pour nous rendre libres.

Notre présence chrétienne dans le monde est indispensable à l'évangélisation, de même qu'un dialogue ouvert dans l'amour afin de mieux comprendre le prochain. Mais l'évangélisation elle-même est la proclamation du Christ⁸ : persuader les hommes de venir personnellement à lui pour être réconciliés avec Dieu (4)⁹.

Rome

«Évangéliser est, en effet, la grâce et la vocation propre de l'Église, son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser, c'est-à-dire pour prêcher et enseigner, être le canal du don de la grâce, réconcilier les pécheurs avec Dieu, perpétuer le sacrifice du Christ dans la sainte messe, qui est le mémorial de sa mort et de sa résurrection glorieuse» (14).

«Évangéliser, pour l'Église, c'est porter la Bonne Nouvelle dans tous les milieux de l'humanité et, par son impact, transformer du dedans, rendre neuve l'humanité elle-même (...). Mais il n'y a pas d'humanité nouvelle s'il n'y a pas d'abord d'hommes nouveaux, de la nouveauté du baptême et de la vie selon l'Évangile. Le but de l'évangélisation est donc bien ce changement intérieur (...)» (18).

«L'évangélisation (...) est une démarche complexe, aux éléments variés: renouveau de l'humanité, témoignage, annonce explicite, adhésion du cœur, entrée dans la communauté, accueil des signes, initiative d'apostolat» (24).

Genève

«La proclamation du royaume de Dieu inauguré en Jésus, le Seigneur crucifié et ressuscité, est au cœur même de la vocation de l'Église dans le monde» (6).

«Évangéliser, c'est appeler les gens à se tourner vers ce Jésus et à lui confier leur vie, à entrer dans le royaume dont le roi est venu en la personne de l'enfant sans pouvoir de Bethléem et de l'homme assassiné sur la croix» (8).

«La proclamation de l'Évangile implique une invitation à reconnaître et à accepter, par une décision personnelle, la seigneurie salvatrice du Christ. C'est l'annonce d'une rencontre personnelle, par la méditation du Saint-Esprit, avec le Christ vivant, l'accueil de son pardon et l'acceptation personnelle de l'appel à le suivre et à entrer dans une vie de service» (10).

Il faut prendre note du fait que l'usage des mots liés aux racines «évangélisation» ou «mission» varie.

C'est ainsi que le document de Lausanne insiste sur la proclamation verbale qui atteint l'homme individuel, ainsi que sur l'annonce de l'Évangile parmi tous les peuples de la terre. Pour décrire ces activités, l'original anglais utilise les mots apparentés à «évangéliser» ou «proclamer». Le travail spécifique de l'annonce de l'Évangile au delà des frontières culturelles ou ethniques est décrit par les expressions liées au mot «mission» (missionnaire, sociétés missionnaires, missions, etc.). Lorsque la déclaration fait référence à la mission globale de l'Église, elle utilise soit le mot «mission» au singulier ou plus souvent des expressions comme «tâche» ou «envoi». Une distinction est faite en anglais entre «evangelism» et «evangelization» que nous avons de la peine à traduire. Le premier décrit généralement la proclamation de l'Évangile avec appel à la conversion; le second peut avoir un sens plus large (influence de l'Évangile dans le monde et

dans différents domaines). Il faut noter, enfin, que les adjectifs «missionnaire» et «évangélique» (evangelistic) sont interchangeables.

Le document œcuménique insiste plus sur le vocabulaire de «témoignage» et le comprend dans un sens plus global, incluant les différents éléments que sont la parole, la vie, l'action, dans la perspective du règne de Dieu. Ce témoignage ne s'adresse pas seulement à l'homme individuel, mais aux nations, même à toute la création. Pour décrire la tâche globale de l'Église, le document du COE utilise le mot «mission» au singulier, ou encore «tâche», «envoi», «vocation», ou le mot anglais «evangelization». Pour l'aspect particulier de la tâche qu'est la proclamation verbale, on trouve le mot anglais «evangelism» de même que le verbe «proclamer». On parle également de «mission» ou «mission mondiale» là où il est question de la présence de l'Église dans le monde entier, ou de l'avance de l'Évangile au delà de limites culturelles. Les adjectifs «missionnaire» et «évangélique» (evangelistic) sont également interchangeables comme dans le document de Lausanne.

Le document catholique utilise les expressions «évangéliser, évangélisation» pour l'ensemble du travail missionnaire, de même que pour la proclamation à l'individu. Le mot «évangélisation» est interchangeable avec celui de «mission» dans son sens global de pénétration de l'Évangile dans toute société et dans tous les domaines de la société, en commençant par la transformation de l'individu.

À quelques exceptions près, les trois documents rompent donc avec des définitions partielles et dépassées, comme par exemple celles-ci :

- l'activité missionnaire serait le témoignage outre-mer et l'évangélisation le témoignage chez soi ;
- ou la mission serait l'annonce aux non-chrétiens et l'évangélisation l'annonce aux chrétiens.

Là où Christ n'est pas encore connu

L'annonce de l'Évangile à ceux qui ne le connaissent pas encore figure parmi les tâches de l'Église dans les trois documents. Le document de Lausanne insiste sur la priorité qu'il convient d'accorder à cet aspect de la mission. La conférence de Pattaya de 1980 a réaffirmé avec force et conviction cette priorité. La préoccupation constante de l'évangélisation parmi les populations non atteintes du monde entier est le souci spécifique des personnes se rattachant au mouvement du Comité de Lausanne pour l'Évangélisation du Monde. Les deux autres documents n'accordent pas la même priorité à cet aspect-là de la vocation de l'Église, mais insistent tous deux sur le droit de chaque personne et chaque peuple à recevoir l'Évangile. Cette insistance n'est pas nouvelle dans l'Église catholique, mais est originale dans un document de l'histoire récente du Conseil œcuménique. C'est pourquoi, sur ce point, nous ne citerons que le document du COE :

«Chacun a le droit d'entendre la Bonne Nouvelle (...). Alors que l'anonymat et la marginalisation semblent réduire à un minimum les possibilités de décisions personnelles, Dieu, le Père, connaît chacun de ses enfants et appelle chacun d'entre eux à faire personnellement et fondamentalement acte d'allégeance envers lui et son royaume, dans la communion de son peuple» (10).

«L'appel à la conversion, appel à la repentance et à l'obéissance, doit aussi s'adresser aux peuples, aux groupes humains, aux familles» (12).

«La mission chrétienne a à cœur d'encourager la multiplication des Églises locales dans chaque communauté humaine. Des semences de l'Évangile sortira un peuple rassemblé autour de la Parole et des sacrements, appelé à annoncer le dessein de Dieu selon la révélation. Grâce au témoignage fidèle des disciples à travers les âges, des Églises sont nées dans presque tous les pays. Il faut continuer à semer le bon grain jusqu'à ce que, dans chaque communauté humaine, une cellule du royaume se mette à exister, une Église qui confesse Jésus-Christ et qui, en son nom, soit au service de son peuple. L'édification de l'Église en tout lieu est un élément essentiel de l'Évangile» (25).

«Chaque communauté locale, chaque chrétien doit être interpellé sur sa responsabilité dans la mission globale de l'Église. On aura toujours besoin de ceux qui ont la vocation et le talent de s'en aller au delà des frontières, de communiquer l'Évangile et de servir en son nom» (39).

«Conscients d'être l'Église tout entière engagée dans la mission, nous reconnaissons que certains individus et certaines communautés ont une vocation particulière de se mettre à plein temps au service de l'Église et de franchir les frontières culturelles et nationales. Les Églises ne devraient pas tolérer que cette vocation spécifique de quelques-uns serve d'alibi à toute l'Église; il devrait plutôt s'agir d'une concentration symbolique de la vocation missionnaire de l'Église tout entière» (40).

Engagement social et politique du chrétien

Les trois documents affirment qu'il existe un lien entre évangélisation ou proclamation de l'Évangile et engagement socio-politique du chrétien. Cette convergence est tout aussi remarquable que celles qui ont été mentionnées ci-dessus. L'ouverture à la question politique n'est étonnante ni dans le document catholique (après *Populorum Progressio* et le Concile Vatican II)¹⁰, ni dans le document œcuménique. Il convient par contre de citer sur ce point la Déclaration de Lausanne.

«Nous affirmons que Dieu est à la fois le Créateur et le Juge de tous les hommes; nous devrions par conséquent désirer comme lui que la justice règne dans la société, que les hommes se réconcilient et qu'ils soient libérés de toutes les sortes d'oppressions (...). La réconciliation de l'homme avec l'homme n'est pas la réconciliation de l'homme avec Dieu, l'action sociale n'est pas l'évangélisation et le salut n'est pas une libération politique. Néanmoins, nous affirmons que l'évangélisation et l'engagement socio-politique font tous deux partie de notre devoir chrétien. Tous les deux sont l'expression nécessaire de notre doctrine de Dieu et de l'homme, de l'amour du prochain et de l'obéissance à Jésus-Christ. Le message du salut implique aussi un message de jugement sur toute forme d'aliénation, d'oppression et de discrimination. Nous ne devons pas craindre de dénoncer le mal et l'injustice où qu'ils soient. Lorsque les hommes acceptent Christ, ils entrent par la nou-

velle naissance dans son royaume et ils doivent rechercher, non seulement à refléter sa justice, mais encore à la répandre dans un monde injuste» (5).

Dans les milieux évangéliques, la Déclaration de Lausanne témoigne donc de l'acceptation de l'exigence d'une position claire à l'égard des problèmes de pauvreté et d'injustice, exigence portée par des personnalités du Tiers monde entre autres. Malgré des accents plus marqués sur l'évangélisation parmi les groupes de population non chrétiens, le texte de la conférence de Pattaya (1980) n'est pas revenu en arrière sur ce point. D'autres réunions, convoquées dans le cadre de l'Alliance Évangélique Universelle et du Comité de Lausanne, ont développé, ces dernières années, la réflexion sur un style de vie évangélique dans un monde marqué par le contraste entre riches et pauvres.

Il ne faut pas pour autant négliger les différences d'accent. Le texte de Lausanne précise que si évangélisation et engagement social font partie de la vocation chrétienne, il convient de bien les distinguer et qu'il est inadmissible de les identifier. L'évangélisation, l'appel à l'individu et l'exigence de conversion personnelle est prioritaire, comme l'est plus particulièrement l'annonce de la Bonne Nouvelle là où elle n'a encore jamais été prêchée. L'engagement social est une conséquence. De plus, il faut rejeter «comme un rêve orgueilleux et présomptueux, l'idée que l'homme puisse jamais édifier sur terre un règne de paix et de bonheur» (15). La position évangélique procède d'une vision plutôt pessimiste de l'évolution de l'histoire et d'une distinction nette entre royaume de Dieu et efforts sociaux de l'homme.

La définition large de l'évangélisation dans le discours du Pape permet de comprendre pourquoi celle-ci ne s'adresse pas seulement à l'individu pour l'appeler à se convertir, mais également à la conscience collective de l'homme et à sa culture. Le renouvellement de la société, l'engagement pour la libération et la régénération de la culture et des valeurs font partie de l'évangélisation dans cette définition large. Toute-

fois, le document romain est très critique face à toute réduction de la libération à ses composants socio-politiques et polémique fortement contre toute illusion de création d'une société juste. Dans la perspective catholique cependant, il y a non pas opposition radicale entre royaume de Dieu et société terrestre, mais dépassement. Le Pape insiste également sur le fait que tout renouvellement de l'humanité débute par et aboutit à un renouvellement de la personne. L'essence de la vocation de l'Église est religieuse.

Le document du COE va le plus loin sur cette question. Tout en affirmant longuement et de manière précise que l'évangélisation est un appel personnel à une conversion personnelle, il élargit également la perspective en défendant la thèse que le renouvellement de la société et des structures n'est pas simplement la conséquence d'un renouvellement des personnes, mais en est une composante essentielle. La vision de l'histoire est plutôt optimiste dans les milieux œcuméniques en ce sens que l'effort humain de lutte pour la libération est fortement valorisé dans la perspective du royaume de Dieu. Sur ce point, cependant, le document du COE de 1982 est nettement plus nuancé que d'autres textes plus anciens où l'effort social et politique humain pouvait être qualifié de « messianique ».

Les religions non-chrétiennes

Un des points les plus sensibles des discussions entre chrétiens engagés dans la mission se situe certainement dans l'évaluation théologique des religions non-chrétiennes. Les trois documents reconnaissent qu'une certaine connaissance ou quête de Dieu dans l'homme est une expression de la révélation naturelle du Créateur.

Tous reconnaissent également la nécessité du respect de la dignité de l'interlocuteur et tous, même la Déclaration de Lausanne, admettent une forme de dialogue comme expres-

sion de l'amour du prochain qui permet de mieux le comprendre. Ce sont les seuls points de convergence sur cette question.

Le document de Lausanne ne reconnaît aucune valeur théologique à la connaissance et expérience religieuse non-chrétienne. Il affirme avec netteté et de manière tranchée l'impossibilité totale d'un salut de l'homme si celui-ci ne confesse pas Jésus-Christ comme seul Seigneur et Sauveur. Ceux qui refusent la Parole de Dieu se condamnent eux-mêmes à une séparation éternelle d'avec Dieu. Il n'est pas question d'affirmer une présence mystérieuse du Christ dans d'autres religions.

Les options fermes du document de Lausanne s'expliquent par la position doctrinale défendue, mais également par le caractère polémique de la Déclaration, qui désire se démarquer avec le plus de netteté possible de certaines thèses extrêmes défendues à l'époque dans des milieux œcuméniques. Il faut ajouter que la position ferme de la Déclaration de Lausanne sur la question religieuse n'exclut pas une inculturation du christianisme dans les cultures variées où il apparaît.

Le document souhaite des Églises

profondément enracinées en Christ et étroitement rattachées à la culture de leur pays.

Et il affirme que

l'Évangile ne présuppose nullement la supériorité d'une culture par rapport à une autre, mais il les évalue toutes d'après ses propres critères de vérité et de justice (10).

Le Pape reconnaît aux religions non-chrétiennes une valeur partielle de «préparation». La Parole créatrice de Dieu y a placé des éléments de vérité, qui n'attendent que la parole de l'Évangile pour se développer et fructifier. Cepen-

dant, seule la religion chrétienne offre une relation authentique avec Dieu ; elle est la seule également à donner en plénitude tout ce que l'homme cherche sur Dieu, sur lui-même et son salut. Il n'y a donc pas nécessairement opposition irréductible, comme dans le texte de Lausanne, mais dépassement, correction, apport de la vérité pleine face à une vérité partielle. Quant au salut de l'homme, le document laisse ouverte la possibilité de voies extraordinaires du salut à côté de la voie ordinaire qui est celle proclamée dans l'Évangile :

Cette façon respectueuse de proposer le Christ et son Royaume, plus qu'un droit, est un devoir de l'évangéliste. Et c'est aussi un droit des hommes ses frères de recevoir de lui l'annonce de la Bonne Nouvelle du salut. Ce salut, Dieu peut l'accomplir en qui il veut par des voies extraordinaires du salut. Et, cependant, si son Fils est venu, ce fut précisément pour nous révéler, par sa parole et par sa vie, les chemins ordinaires du salut. Et il nous a ordonné de transmettre aux autres cette révélation avec la même autorité que lui (80).

Le document du COE n'a pas de position synthétique sur le sujet. Il reconnaît que les débats sur cette question sont encore loin d'aboutir à une compréhension commune. Le document place côte à côte des affirmations disant que la Parole de Dieu est à l'œuvre dans chaque vie humaine, et aussi qu'elle a pris forme comme présence décisive en Jésus-Christ, dont le message de salut doit être transmis à chaque personne et à tous les peuples.

Le lien entre les deux affirmations (et notamment la question du salut) n'est pas développé. Pareillement, le document affirme l'action de l'Esprit de Dieu dans le monde entier, et donc la possibilité de connaître de nouveaux aspects de la révélation de Dieu dans un dialogue avec des non-chrétiens, mais sans qu'il soit précisé comment une telle connaissance s'articulerait à celle fournie par la révélation biblique.

Autres points de convergence et de divergence

Cette brève présentation des trois documents est loin d'être complète. C'est ainsi qu'elle ne traite pas les questions de doctrine importantes comme par exemple les différentes perceptions de la personne du Christ, de son œuvre, de la relation entre incarnation et résurrection. De même, les cadres philosophiques de référence (théorie de la connaissance, notion de la vérité, de la morale), les notions de ce qu'est l'Église, l'interprétation des textes bibliques, les compréhensions de la conversion, ne sont pas évoqués ici dans le détail. On y trouve des points de convergence et de divergence. Chacun des trois documents évoqués est beaucoup plus riche que ce qui en est dit ici peut laisser transparaître. Par les dates différentes, ils ne sont d'ailleurs pas comparables sur tous les points. C'est ainsi que le texte du Conseil œcuménique tient compte du débat actuel sur le rôle et la place des pauvres — dont la plupart se trouvent parmi ceux qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ — dans la mission et sur le témoignage des communautés chrétiennes parmi les défavorisés pour apporter l'Évangile à ceux qui sont les héritiers du royaume. Ce sujet est actuellement aussi discuté dans les milieux évangéliques et catholiques, mais ne se trouve pas tel quel dans les documents cités qui datent du milieu des années 70.

Sans entrer dans les détails, il y a encore quelques convergences qu'il convient de mentionner comme, par exemple, l'insistance commune sur le rôle primordial de l'Église dans la mission. C'est toute l'Église (et pour les documents protestants principalement l'Église locale) qui est responsable d'apporter l'Évangile dans sa totalité au monde entier. Pour les trois textes, la mission nécessite une coopération et une recherche de l'unité pour exprimer l'universalité du corps de Christ. La crédibilité du témoignage est à ce prix. Enfin, tous s'accordent à dire que sans l'action de l'Esprit Saint, toute tentative missionnaire est vaine et vouée à l'échec.

Sans vouloir niveler ou minimiser les différences théologiques parfois considérables que révèlent les trois textes de Lausanne, Rome et Genève, on peut et doit néanmoins prendre acte d'un certain nombre de lignes communes et de convergence. Certes, ces documents ne sont pas représentatifs de toutes les opinions qui existent au sein de chacun des trois mouvements concernés que l'on appelle faute de mieux évangélique, catholique et œcuménique. Bien des chrétiens ne s'y retrouvent pas entièrement ou se situent «entre deux». D'autres ne se sentent pas représentés ou s'exprimeraient assez différemment. Cela étant dit, les trois documents restent des textes de référence pour toute réflexion actuelle sur la mission et l'évangélisation, de par l'importance qu'ils ont prise et la diffusion qui est la leur. Ils représentent une aide indispensable à toute tentative sérieuse de dialogue et de collaboration entre chrétiens de différents milieux, expressions spirituelles et opinions théologiques, engagés dans le témoignage missionnaire et évangélique au près et au loin.

Jacques MATTHEY

Notes

- ¹ La Déclaration de Lausanne a été publiée dans *Perspectives Missionnaires* N° 2, 1981. Ce document peut également être demandé au Lausanne Committee for World Evangelisation, P.O. Box 1100, Wheaton, Illinois, 60187, USA.
- ² Paul VI: *Exhortation apostolique sur l'évangélisation*. Décembre 1975. *Announcer l'Évangile aux hommes de notre temps*. Paris, Éditions Centurion 1976; présentation de Jean Potin. 93 pages. Il s'agit d'une exhortation missionnaire du Pape Paul VI à l'épiscopat, au clergé et aux fidèles de toute l'Église sur l'évangélisation dans le monde moderne.
- ³ Ce texte existe en plusieurs langues. Pour de plus amples informations, veuillez vous adresser à la Commission de mission et d'évangélisation, Conseil œcuménique des Églises, C.P. 66, CH-1211 Genève 20, Suisse.
- ⁴ Après le congrès de Lausanne, un comité de continuation (Lausanne Committee for World Evangelisation ou L.C.W.E.) a été mis en place, structure souple destinée à faire le lien entre les différents parties du monde. Et, alors qu'en 1974 rien ne laissait prévoir qu'un autre congrès aurait lieu — ne serait-ce qu'en rai-

- son du coût d'une telle opération — il est apparu qu'une rencontre, différente dans sa conception, était devenue nécessaire. Cela a été le congrès mondial de Pattaya, du 16-27 juin 1980, qui a réuni environ 800 personnes. Les principaux rapports de ce congrès ont paru dans la série des Lausanne Occasional Papers du L.C.W.E. (adresse, voir note 1). La Déclaration de Pattaya a été publiée en français dans IDEA, bulletin d'information de l'Alliance évangélique française, juillet 1980.
- ⁵ Conférence mondiale sur la mission et l'évangélisation Melbourne 12-25 mai 1980, organisée par le COE. Document à disposition : *Que ton règne vienne — Perspectives Missionnaires* — Commission Mission et Évangélisation du COE — Labor et Fides 1982.
 - ⁶ Rencontre organisée par l'Alliance Évangélique Universelle en contact avec le Comité de Lausanne. 320 représentants d'Églises, de sociétés missionnaires et d'agences de développement se sont réunis du 20 juin au 1^{er} juillet 1983, à Wheaton (Illinois), sur le thème général « Je bâtirai mon Église ». Une traduction française de cette déclaration a paru dans *L'Église locale en mission. Consultation de Bangui, 1983* (en vente au CPE, 08 B.P. 900, Abidjan 08, Côte d'Ivoire). Pour se procurer les textes de Wheaton 1983, écrire au L.C.W.E. (adresse, voir note 1).
 - ⁷ La troisième conférence générale de l'épiscopat latino-américain s'est réunie à Puebla (Mexique) en 1979. La première avait eu lieu en 1955 à Rio de Janeiro et la deuxième en 1968 à Medellin.
 - ⁸ La version anglaise de la Déclaration de Lausanne parle « ... du Christ biblique et historique comme Seigneur et Sauveur ».
 - ⁹ Les chiffres entre () représentent les paragraphes des documents concernés.
 - ¹⁰ Le concile Vatican II, convoqué par le Pape Jean XXIII s'est tenu à Rome de 1962-65 en quatre grandes périodes de sessions. L'encyclique *Populorum progressio* a été publiée par le Pape VI en 1967.

Un pas de géant dans la mission chrétienne

Donald Mc GAVRAN

Alors que nous nous interrogeons sur la manière de remplacer les articles demandés qui ne nous sont pas parvenus, nous avons reçu la *Lettre Mensuelle sur l'Évangélisation*¹ d'août 1985, publiée par Raymond Fung, secrétaire pour l'évangélisation de la Commission de mission et d'évangélisation du C.O.E. L'article qui accompagnait la lettre de Raymond Fung correspondait exactement à notre attente. Nous l'offrons donc (avec autorisation) aux lecteurs de *Perspectives Missionnaires*.

Cette communication du doyen Mc Gavran répondra probablement à la préoccupation d'un lecteur de *Perspectives Missionnaires* qui écrivait, en février 85, à la suite de la parution de *P.M.* N° 7, d'avril 84: « J'ai de la peine à accepter (à la page 75) le paragraphe dans lequel J.-F. Zorn — l'auteur de l'excellente recension du livre *Elisabeth Petitpierre, médecin en Inde* — traite certains chrétiens de la vieille Europe de nostalgiques parce qu'ils soutiennent le concept "des peuples non-atteints". J.-F. Zorn a-t-il bien compris ce concept? Où voit-il, dans la Bible, que les frontières politiques sont des barrières à la proclamation de l'Évangile? Est-il sûr que les Églises d'une nation soient en mesure d'évangéliser les groupes non-atteints en leur sein? Ont-elles plus de droits que nous (Églises d'occident ou d'ailleurs) de leur apporter l'Évangile? Sont-elles seulement acceptées? Et que faire si ces mêmes Églises demandent notre aide? »

Notre aimable correspondant, que nous remercions, sera sans doute rassuré par la parution de l'article du doyen Mc Gavran et par la vision globale que désire maintenir *Perspectives Missionnaires* en ce qui concerne l'évangélisation du monde.

« Le doyen Mc Gavran², écrit Raymond Fung, est bien sûr connu de beaucoup de gens comme le pionnier influent, le promoteur et le maître à penser de ce que l'on appelle le "Mouvement pour la croissance de l'Église". Ce mouvement — ses

partisans comme ses détracteurs, je crois, en conviendront — a exercé une grande influence sur les Églises protestantes en Amérique du Nord, ainsi qu'en plusieurs pays d'Europe occidentale et du Tiers monde. »

« D'importantes questions de missiologie sont en jeu, telles le concept de "peuples non touchés" (unreached people) et l'a priori qui sous-tend la préférence donnée à la société missionnaire indépendante par rapport à l'Église. Cependant, ce qui m'intéresse tout particulièrement dans le texte du doyen Mc Gavran, *Un pas de géant dans la mission chrétienne*, c'est qu'il s'agit d'une proposition bien concrète et capable, par conséquent, de susciter des réactions concrètes. On n'évangélise pas le monde à partir des bureaux du C.O.E. ni à partir du campus de Fuller à Pasadena. La mission s'incarne au niveau local, partout dans le monde, dans un lieu donné, dans un temps donné, avec des personnes données. Je vous convie donc à réagir à ce texte à partir de votre cadre de vie, en arborant à la fois les concepts et les questions concrètes, avec clarté mais aussi avec passion, et ce, le plus rapidement possible. »

Raymond Fung envisage de publier les réponses écrites dans les prochains numéros de la *Lettre mensuelle sur l'évangélisation*. Il ajoute: « Le doyen Mc Gavran et moi-même, nous rédigerons chacun séparément un texte de synthèse. Nous aurons peut-être même assez de matière pour publier un livre, mais nous n'en avons pas encore discuté. Et alors? Faudra-t-il prier pour que notre "fanatisme" se modère? Non! Nous attendrons qu'il soit nourri par la vérité à travers notre écoute mutuelle, dans l'intérêt du royaume. J'attends donc vos commentaires³. Il s'agit d'un sujet tellement important. Nous avons là la chance d'engager un débat particulièrement large et concret sur la manière de concevoir la mission et la stratégie à développer. Je vous presse d'y participer, en y associant tous ceux avec qui vous collaborez... »

Dans une note en tête d'article, Raymond Fung ajoute: « Ralph D. Winter, directeur général du "Centre américain pour la mission universelle" fait observer, à propos de l'article qui suit: "Voici une proposition qui ne va pas sans susciter un vif intérêt. Nous avons à la prendre en considération sans perdre de temps. Elle émane d'un homme d'âge respectable dont beaucoup estiment qu'il est actuellement le plus grand stratège de la mission. Ce texte est en fait un "manifeste de renouveau", qui correspond au moment historique précis que nous sommes en train de vivre. Tout effort de renouveau doit

partir de cet acte de foi qui consiste à témoigner devant les autres nations du salut que nous avons trouvé en Jésus-Christ. C'est l'échec d'une telle épreuve de foi qui constitue sans doute la principale raison du jugement de Dieu sur la tradition chrétienne.»

Un pas de géant dans la mission chrétienne

Pour que se réalise la volonté de Dieu, la mission chrétienne, l'évangélisation du monde, doivent franchir une nouvelle et importante étape. Nous nous réjouissons de tout ce qui a été accompli dans le passé: des centaines de sociétés missionnaires, des milliers de jeunes Églises, l'Église solidement dressée dans presque tous les États-nations, la Bible ou des extraits de celle-ci traduits dans plus de 2000 langues, de nouvelles sociétés missionnaires qui se créent dans des pays non-occidentaux, plus d'un milliard de personnes qui se réclament du christianisme; et l'on pourrait citer bien d'autres exemples. Nous louons Dieu pour toutes ces grandes victoires de la croix.

Cependant, il nous faut également noter que l'évangélisation du monde est loin d'avoir atteint l'objectif que le Dieu éternel a fixé (Romains 16, 25 et ss.). Trois milliards d'êtres humains (bientôt quatre) ont encore à parvenir à la foi en Jésus-Christ dont ils n'ont même pas entendu parler. Pour être plus précis, la moitié de la population du monde est pour ainsi dire totalement coupée de l'Évangile et forme ce que l'on appelle les «peuples non touchés» (unreached people). Les jeunes Églises (présentes désormais dans tous les pays!) sont souvent petites et faibles, mobilisées par le souci de leur propre survie et de leur propre gestion. Dans de nombreux groupes sociaux et dans plusieurs pays, les chrétiens ne représentent pas un pour cent de la population. Souvent, il n'y en a même pas un pour mille. Lorsqu'on y trouve une Église, elle a souvent très peu de pouvoir. Dans de nombreux cas, 95 % des fidèles appartiennent à la même tribu, ou viennent des classes opprimées et démunies de la société. Les membres de milliers de groupes humains (*ethnies* ou

groupes sociaux) sont fermement persuadés que si l'un d'entre eux devait devenir chrétien, il quitterait son propre peuple pour rejoindre un groupe chrétien.

Certains missiologues estiment le nombre des peuples non touchés à 17000. En fait, il s'agit d'un chiffre tout à fait modeste quand on connaît l'immense potentiel des ressources des milieux évangéliques. Mais c'est aussi un chiffre très élevé si on le compare avec notre degré actuel de mobilisation. (Que penser du fait que les évangéliques américains dépensent plus d'argent pour nourrir leurs animaux domestiques que pour soutenir la mission?)

Le Centre pour la Mission Universelle» de Pasadena, le Département de la missiologie à Fuller, «MARC⁴» du mouvement «World Vision» et d'autres organisations ont déployé des efforts méritoires pour inciter les chrétiens à atteindre «les peuples» qui ne l'étaient pas encore (notez le pluriel). On assiste à une nouvelle prise de conscience de l'immense tâche à accomplir dans le domaine de la mission. C'est là une bonne chose. Mais, si en 1985, nous ne faisons pas un nouveau pas de géant, tout cet effort pourrait n'avoir été que bonnes paroles ! Nous devons consacrer, au plus tôt, des milliers d'envoyés et des millions de dollars *aux dizaines de milliers de secteurs de l'humanité non encore touchés*. Il ne suffit pas d'attirer l'attention sur les trois milliards d'êtres humains qui ont encore à parvenir à la foi. Les sociétés missionnaires existantes — ou bien de nouvelles sociétés missionnaires — doivent, très vite, mettre en place auprès des *milliers de peuples non encore touchés* des équipes bien formées, bien préparées, et comptant des personnes prêtes à y consacrer leur vie. Aujourd'hui, cet effort peut se mener dans le monde entier, à la fois parallèlement à l'action d'autres Églises et d'autres sociétés missionnaires, récentes ou anciennes, et en collaboration avec elles. La tâche est immense, mais pas insurmontable.

Le mouvement «Frontier Fellowship», auquel collaborent 36 organisations différentes, vient de lancer une campagne destinée à mobiliser un million de chrétiens américains qui accepteraient d'utiliser le *Global Prayer Digest*

(«Recueil de prière universelle»), de prier régulièrement et de faire don chaque jour de leur petite monnaie au profit de l'évangélisation de l'un ou de plusieurs groupes de ces «peuples non encore touchés». C'est un pas dans la bonne direction. JE PROPOSE MAINTENANT DE FAIRE UN PAS DE PLUS QUI SERA UN PAS DE GÉANT : dans toutes les communautés chrétiennes de l'Amérique du Nord, des chrétiens pratiquants créeront des "fronts nouveaux de la mission», s'organisant en sociétés missionnaires d'hommes, en sociétés missionnaires de femmes, en sociétés missionnaires de jeunes.

**Une proposition pour la mission chrétienne :
créer des fronts nouveaux dans toutes les communautés
chrétiennes de l'Amérique du Nord**

Que sous la conduite du Saint-Esprit, des groupes de chrétiens fervents se retrouvent régulièrement pour se pencher sur l'un ou sur plusieurs de ces nombreux secteurs non encore touchés qui composent la mosaïque de l'humanité. Ces chrétiens prieront et donneront, afin que soit établie, au sein de chaque groupe visé, une tête de pont de la foi salvatrice. Tout l'argent recueilli par ces groupes locaux sera exclusivement remis aux entreprises missionnaires pilotes par le canal des organisations missionnaires existantes qui s'engageront à consacrer cet argent à de nouveaux efforts d'évangélisation parmi les groupes non encore touchés ; ou encore par l'intermédiaire de nouvelles organisations créées spécialement pour évangéliser les peuples non touchés : ceux qui se trouvent nettement *hors* des possibilités d'action de toute Église locale, de toute dénomination ou de toute organisation missionnaire dans l'un des six continents.

Ces nouvelles sociétés missionnaires locales porteront tous leurs efforts sur la tâche inachevée de l'évangélisation du monde ! Elles prieront pour l'évangélisation véritable de ces secteurs non encore touchés de la société. Elles donne-

ront leurs fils et leurs filles pour qu'ils soient missionnaires à vie auprès des millions d'êtres qui meurent parce qu'ils ont faim plus que jamais de la parole de Dieu. Ces nouvelles communautés enverront des millions de dollars pour créer des équipes d'évangélisation efficaces et bien organisées qui nourriront les multitudes perdues et spirituellement affamées.

Le terme de «non touché» ne doit pas nous induire en erreur. Un *ethnos* ou un groupe social «non touché» n'est pas un groupe dont les membres considéreraient que ceux d'entre eux qui sont devenus des disciples du Christ auraient «*abandonné leur propre peuple pour partir, en traîtres, rejoindre un autre peuple*». Pour redire les choses en termes plus positifs, on peut considérer comme «touché» tout peuple qui estimerait que ses membres qui sont devenus chrétiens «sont encore des leurs et témoignent par leur vie que le chemin qu'ils suivent est aussi le bon chemin pour leurs concitoyens». Au Guatemala, en 1985, quand on demande à quelqu'un : «Êtes-vous évangélique?», on s'entend souvent répondre : «Pas encore!». C'est là la preuve que dans ce pays, de nombreux groupes sociaux ont été désormais effectivement «touchés»; c'est-à-dire que les gens croient que tout en restant eux-mêmes sur le plan linguistique ou ethnique (Indiens ou Mestizos), ils pourraient sans doute devenir des disciples obéissants du Seigneur Jésus-Christ. Le Guatemala est une nation où Dieu donne aux Églises de connaître une forte croissance. Les Églises évangéliques s'activent et prient pour qu'en 1990 la moitié de la population de ce pays soit composée de chrétiens qui croient à la Bible et lui obéissent.

Or, si des milliers de nouveaux fronts missionnaires ne se créent pas ici, en Amérique, au sein des communautés locales de la plupart des Églises (dénominations), il sera impossible de toucher les peuples qui ne le sont pas encore. Regardons en face cette désagréable réalité. Les schémas promotionnels existants sont naturellement liés aux structures missionnaires en place. Les objectifs visés sont parfois philanthropiques, parfois éducatifs, parfois missionnaires. Ils sont

souvent contrôlés par des Églises déjà établies en Asie, en Afrique, en Amérique latine ou en Europe. Leur ambition n'est pas de toucher ceux qui ne l'ont pas encore été. Ils veulent aider les jeunes Églises.

Il est incontestable qu'il faille consacrer des ressources missionnaires à l'aide à ces jeunes Églises. C'est l'évidence même. Mais il ne faudrait pas les y employer toutes. L'essentiel de ces ressources, humaines et financières, devrait désormais être consacré, directement ou indirectement, à fonder de nombreuses et solides églises parmi les deux milliards et demi d'hommes et de femmes perdus parce que, actuellement, leur groupe humain est coupé de tout témoignage personnel chrétien.

Ainsi, en Amérique, pour assumer notre juste part dans la tâche globale, nous devons rapidement fonder des milliers de nouveaux groupes de chrétiens ayant pour but de multiplier les communautés de chrétiens fidèles à la Bible dans tous les peuples non touchés du monde. Si ce PAS DE GÉANT n'est pas accompli, tous les chrétiens dévoués disséminés à travers notre pays qui aspirent à œuvrer pour l'évangélisation de ceux qui n'ont pas encore été touchés, à prier et à donner pour cet objectif, resteront démobilisés, sinon découragés, et continueront comme par le passé à contribuer modestement aux efforts missionnaires existants.

Nous devons agir sur la base de notre conviction qu'il existe au moins un million d'individus prêts à prier et à s'engager sur les nouveaux fronts de la mission; et nous devons les inciter à s'organiser en sociétés missionnaires locales dont l'unique objectif sera de découvrir, de susciter et de lancer de nouveaux projets de mission auprès des secteurs de l'humanité qui ne connaissent pas encore la présence d'une Église. La tâche est à la fois urgente et colossale. Aujourd'hui, dans ces premiers mois de 1985, il y a encore plus de trois milliards d'êtres humains qui appartiennent à des groupes non touchés et qui se trouvent ainsi exclus. Ils ont encore à croire en Christ. Ce sont des brebis perdues. Le grand Berger souhaite qu'on les trouve.

À mesure que se formeront ces milliers de groupes mis-

sionnaires locaux, chacun d'eux voudra s'assurer que son objectif, désigné par Dieu, se réalise. Sans cesser de contribuer aux efforts existants, chacun sera autorisé à apporter son soutien aux activités destinées exclusivement à toucher ceux qui ne le sont pas encore, à faire des disciples d'un groupe de gens qui ne l'étaient pas. Le mouvement «Frontier Fellowship» a suivi l'exemple de chrétiens d'Asie qui mettent de côté une poignée de riz à chaque repas, pour la mission. Le don des centimes qu'ils épargnent tous les jours avec cet objectif particulier, ne menace aucun budget existant. Et, cependant, un seul mouvement, qui vise à atteindre le chiffre de 10000 participants, estime que les offrandes de «pièces de monnaie» envoyées tous les mois, permettront de collecter un million de dollars de plus chaque année. On enregistre déjà des recettes qui s'élèvent à des centaines de milliers de dollars. Or, un million de personnes qui mettraient de côté leurs centimes pourraient récolter cent millions de dollars, spécifiquement destinés aux nouveaux fronts de la mission !

Dans chaque communauté locale, les membres d'une telle équipe d'hommes et de femmes fervents, motivés par l'impératif missionnaire, se retrouveraient tous les jours dans leur propre famille pour en parler, puis une fois par semaine à l'Église, où l'on ne manquerait pas une occasion d'y faire allusion et, enfin, une fois par mois dans une réunion spéciale pour l'étude, la prière, la louange et l'offrande consacrées à un groupe précis, parmi les milliers de millions d'êtres humains non évangélisés. Les membres de l'équipe doivent être absolument convaincus qu'ils assument une tâche que personne n'a encore jamais entreprise. Il s'agit d'une tâche vraiment nouvelle. Le Saint-Esprit les envoie, comme il a envoyé Philippe en Samarie et Paul à Rome, en vrais pionniers.

Ces groupes devraient être des milliers dès 1985 mais, au fur et à mesure que la vision gagnera, on les verra se multiplier pour se compter par dizaines de milliers. Certaines confessions (Églises) reconnaîtront elles-mêmes, accueilleront et organiseront de tels groupes. Elles découvriront que c'est là

la meilleure manière de retrouver un véritable esprit missionnaire. D'autres reconnaîtront, à contre-cœur, de tels groupes pionniers en leur disant à peu près ceci: «Votre idée n'est pas valable mais, si vous y tenez vraiment, nous ferons en sorte que vos dons aillent exclusivement à ceux qui n'ont pas encore été touchés.» Mais il est à craindre que d'autres états-majors confessionnels déclarent sans ambiguë: «Donnez par le canal de notre budget commun. Nous utiliserons l'argent comme nous l'entendons. Nous connaissons la situation tellement mieux que vous. Que Dieu vous bénisse!»

Ces groupes doivent atteindre les milliers dès 1985

Certains groupes locaux entendront parler d'une nouvelle entreprise missionnaire visant un groupe social non touché, en feront l'évaluation et adresseront leurs dons par le canal de quelque mission dénominationnelle, interdénominationnelle ou libre qui soutient incontestablement des projets de mission auprès de peuples non touchés. On ne perdra pas de vue la définition exacte du mot «non touché», donné plus haut dans cet article.

En répandant cette nouvelle vision réaliste qui consiste à se vouer cœur et âme à l'évangélisation des multiples peuples de la terre, nous verrons surgir une immense vague d'activité chrétienne. Le moment est propice. Dieu nous montre actuellement, à nous croyants, un monde plus réceptif à la Bonne Nouvelle que jamais.

Le mouvement DAWN se répand rapidement. L'idée-force de celui-ci est que de nombreuses régions du monde et, dans vingt cas au moins, des nations tout entières, peuvent devenir des disciples du Christ. D'où le sigle DAWN («Disciplining A Whole Nation»: faire d'une nation tout entière des disciples. Par ailleurs, en anglais "dawn" veut dire "aube").

L'Afrique sub-saharienne sera bientôt aussi chrétienne que l'Amérique du Nord. Le Saint-Esprit nous mène aux

champs qui sont mûrs pour la moisson. Il nous appelle aussi vers d'autres champs qu'il faudra ensemençer. Le grand jour de la mission chrétienne (à laquelle se consacreront des chrétiens des six continents) se lève. Nous pouvons, pour le moins, donner le bon exemple que d'autres groupes de croyants pourront suivre.

Même là où l'Évangile a été longtemps présent, sa véritable puissance ne faillit pas. Après 67 années de souffrance, l'Église en Union soviétique est sans doute spirituellement, et peut-être même numériquement, plus forte que jamais. Il est certain qu'en Chine, malgré 34 années de souffrance, le mouvement chrétien est considérablement plus vaste et plus fort.

Le moment est venu d'aller de l'avant. Mettons sur pied de nouvelles missions avec enthousiasme dans toutes les paroisses de toutes les confessions de l'Amérique du Nord. Et d'autres pays suivront l'exemple. Il suffira que la conscience chrétienne s'éveille à l'échelle de la planète, pour que les peuples et les nations qui ont déjà été « bénis » réalisent la promesse biblique : « Être une bénédiction pour tous les peuples de la terre » (Genèse 12:2-3).

Donald Mc GAVRAN

Raymond FUNG WAI-MAN, chinois de Hong-Kong, 44 ans, a travaillé durant 16 ans dans le cadre de la Mission Ouvrière de sa patrie avant d'être appelé au poste de Secrétaire pour l'évangélisation au sein de la Commission de mission et d'évangélisation du C.O.E.

Laïc (maîtrise en sciences économiques), rattaché à l'Église baptiste, mais d'origine confucianiste, Raymond FUNG aime à se présenter comme un chrétien de la première génération mais aussi comme l'évangéliste de sa famille dont plusieurs membres ont déjà fait profession de foi. C'est au sein des Groupes Bibliques Universitaires de Hong-Kong que lui-même s'est converti au Christ. Il porte un intérêt tout particulier à la Chine.

Dans la série COE-Mission, il a publié, en 1982, *Households Of God On China's Soil* (Maisons — ou familles — de Dieu sur terre chinoise). Cet ouvrage n'est malheureusement pas encore traduit en français.

Notes

- ¹ La *Lettre mensuelle sur l'évangélisation* est adressée à quelque 12000 personnes à travers le monde, en anglais, en français, en allemand et en chinois. Elle est envoyée gratuitement à quiconque en fait la demande au C.O.E., 150 route de Ferney, CH-1211 Genève 20.
- ² Donald Mc Gavran, doyen honoraire du Département du Séminaire de théologie «FULLER», est l'auteur de plusieurs ouvrages qui ont connu un certain retentissement : «The Bridges of God» (Les ponts de Dieu) et «Understanding Church Growth» (Comprendre la croissance de l'Église).
- ³ Dans le mois qui a suivi la parution de cette lettre, plus de soixante réactions positives et négatives sont parvenues à Raymond Fung. Nous espérons que les lecteurs de *Perspectives Missionnaires* réagiront avec la même rapidité.
- ⁴ MARC: The Mission Advanced Research and Communication Center.

Une nouvelle perspective missionnaire

Guy CHAUTEMS

Depuis 1970, l'efficacité des soins sanitaires en Ouganda s'est considérablement dégradée. Des maladies, pour un temps maîtrisées, la rougeole par exemple, ont progressé à tel point que le taux de mortalité s'est élevé à 15-20% pour 70-80% des enfants dans les trois premières années de leur vie.

Lors de ses voyages à travers le monde, Festo Kivengere, évêque de l'Église anglicane d'Ouganda, n'a pas hésité à parler des immenses besoins de son pays. Ses appels ont été entendus. En effet, le 26 juillet 1983, une première équipe composée de médecins, d'étudiants en médecine et d'infirmières a quitté la Suisse romande pour l'Ouganda afin d'assumer le travail de vaccination dans les régions de Tororo, Soroti et Makano.

Cette première équipe (deux autres partiront en 1984 et 1985) a donné un nouvel espoir à la population locale en leur montrant que des hommes et des femmes étaient prêts à leur venir en aide; avec joie, ils ont donné leurs mois de vacances pour les plus démunis du globe.

L'expérience a été rude. Il a fallu s'adapter à un nouvel environnement, à une autre culture, à un climat au soleil parfois trop généreux, à une alimentation très différente, à des voyages sur des pistes cahotantes, semées d'obstacles avant d'entreprendre de longues journées de travail dans la chaleur, la poussière et le bruit.

Tous les équipiers sont revenus avec le sentiment d'une mission accomplie, mais non achevée et d'un profond désir de poursuivre leur aide.

Ce n'était pas tant la résistance physique qui était mise à l'épreuve que la résistance psychique. Une des infirmières disait: « Nous passions notre temps à faire pleurer des gosses en les piquant et, cela, toute la journée! »

Cet article centré davantage sur l'information que sur la réflexion nous semble avoir sa place dans ce numéro, à la suite des communications de Ralph Winter, Marc Spindler, Jacques Matthey et Donald Mc Gavran. Il s'insère dans un courant missionnaire timidement renaissant, plus jeune et plus dynamique, faisant penser, toutes proportions gardées, au *Student Volunteer Movement* dont parle Ralph Winter.

De telles initiatives sont à encourager, surtout lorsqu'elles s'organisent à la suite d'appels précis adressés à des églises d'Europe ou d'ailleurs.

Mais la question subsiste: les églises d'Occident sauront-elles aussi faire appel à celles du Tiers monde, démontrant enfin, elles aussi, qu'elles ont besoin de secours d'églises plus pauvres qu'elles? Il est vrai que dans leur apparente richesse (en argent, en théologiens et pasteurs, en bâtiments...), elles ont parfois l'audace de prétendre qu'elles n'ont besoin de rien. Et pourtant, le Christ répète aux églises «laodicéennes» de l'Occident: «Ne savez-vous pas que vous êtes misérables, pitoyables, pauvres, aveugles et nues?» (cf. Apoc. 3:17).

Nos amis du Tiers monde supportent souvent assez mal le discours des Occidentaux sur les pauvres alors que ce même discours passe mieux lorsqu'il émane des chrétiens d'Amérique latine. Nos amis de l'Inde, d'Afrique ou de Polynésie disent parfois, avec un brin de tristesse, après avoir fait la découverte de toutes les misères morales, éthiques et spirituelles de l'Occident: «Laissez-nous dans notre pauvreté; la vôtre est tout aussi grande, mais vous ne la voyez pas; elle est aussi génératrice de souffrance, de dépression et de mort, même si votre niveau de vie a conservé votre dignité?»

Dans ce grand village qu'est aujourd'hui le monde, sachons mieux partager à la fois nos pauvretés et nos richesses. N'oublions pas que les églises, dans les deux hémisphères, possèdent des ressources et des dons que Dieu veut utiliser en vue du Royaume qui vient.

Dans le Sud, comme dans le Nord, Dieu appelle des femmes et des hommes à mettre leurs compétences à son service.

Alors que nous effectuions une visite à Kabale, en Ouganda, l'évêque anglican Festo Kivengere, évangéliste bien connu en Europe, nous déclara:

«Depuis plusieurs années, je pense que l'ancien et magnifique effort missionnaire, que Dieu a abondamment béni et duquel sont issues

nombre d'églises dans le Tiers monde, a atteint une certaine stagnation et a besoin d'une sorte de réforme.

Je constate que les missionnaires qui partaient autrefois pour la mission y passaient toute leur vie et étaient considérés comme des êtres exceptionnels ; ils avaient part à l'information de première main, mais tendaient à penser que cette information allait au delà de la compréhension du simple paroissien et n'intéressait qu'eux-mêmes.

Dans le cadre de mon ministère de prédicateur en Europe, aux États-Unis, en Australie, j'ai souvent suggéré que des chrétiens visitent les églises d'outre-mer, partagent ce qu'ils ont avec leurs frères et sœurs là-bas et que ces derniers leur communiquent leur expérience de l'action toute fraîche de l'Esprit Saint. Ainsi vécue, cette relation fortifierait les jeunes églises et réveillerait l'esprit d'évangélisation et de partage spirituel dans les anciennes. De plus, elle éclairerait les églises bien établies sur les besoins de ces nouveaux chrétiens, afin que celles-ci partagent, dans un esprit d'amour, ce que Dieu leur a donné. »

Situation en Ouganda

Jusqu'en 1972, l'Ouganda avait l'un des meilleurs services de santé d'Afrique. Sous le régime d'Idi Amin Dada, l'économie régressa, le service de santé tomba au niveau le plus bas, les maladies se propagèrent à nouveau et le taux de mortalité des enfants augmenta considérablement.

Un appel

En 1982, cinq mille enfants meurent de la rougeole en quelques semaines dans le district de Kigezi, au sud de l'Ouganda. Confronté à cette situation d'urgence, l'évêque Festo Kivengere envisage immédiatement un nouveau mouvement missionnaire : il lance un appel au secours en Suisse et aux États-Unis ; il invite hommes et femmes formés dans le domaine médical à venir avec leurs dons et leur expérience pour sauver des milliers d'enfants Ougandais. « Aidez-nous pendant une courte période en finançant vous-même une partie de vos frais ! »

Son appel avait un double but :

- aider les enfants en les vaccinant contre la rougeole ;
- créer une relation vivante entre humains, qui rendrait sensibles les bien-nantis aux besoins de leurs frères et sœurs d'un pays d'Afrique.

Ainsi, en 1983, l'évêque Festo Kivengere adresse un appel urgent au comité RETURN (Action suisse interconfessionnelle en faveur de l'Afrique): «Envoyez-nous une équipe médicale formée de deux à trois médecins, de quatre à cinq infirmières, pour sauver les enfants qui meurent de la rougeole par milliers !»

La réponse à l'appel lancé à la Cathédrale de Lausanne le 20 mars 1983 dépasse toute attente: dix-huit médecins et infirmières s'offrent spontanément comme volontaires, mais rien ne sera entrepris avant que des garanties ne soient données pour une action utile, efficace et durable.

Campagne de vaccination

Critères de base

— Procéder à une vaccination de masse contre la rougeole en une seule dose peut stopper une épidémie; mais, si de nouvelles vaccinations ne sont pas entreprises tous les quatre à six mois, l'effet anti-épidémique disparaît progressivement;

— organiser une vaccination répétée contre la rougeole sans y associer les autres vaccins prévus par le Programme Élargi de Vaccination (PEV) de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) est un gaspillage de forces et de moyens;

— si les rappels ne sont pas assurés pour la poliomyélite, la diphtérie, le tétanos et la coqueluche, l'effet de la vaccination est insuffisant;

— intégrer également le programme de vaccination dans le PEV national du Ministère de santé de l'Ouganda;

— une telle campagne doit être planifiée et préparée en utilisant tous les moyens et les compétences disponibles dans les relations internationales.

Préparation préliminaire

Des entretiens entre le D^r René Favre, ancien médecin missionnaire et spécialiste en médecine tropicale et la division «vaccinations» de l'OMS, la division de médecine tropicale de la faculté de médecine de Genève, la Société suisse de médecine tropicale ont abouti à l'organisation d'une campagne de vaccination selon le PEV de l'OMS en collaboration avec l'«African Evangelistic Enterprise» intégrée dans les services du Ministère de la santé d'Ouganda.

Choix des équipiers

Les critères de choix ont été les suivants :

- aptitudes professionnelles de médecin, infirmière ou étudiant en médecine ;
- expérience ou motivation pour un travail dans le Tiers monde ;
- engagement professionnel en tant que chrétien ;
- qualités humaines et volonté de s'intégrer dans une équipe et de s'adapter à un milieu culturel très différent du nôtre.

Préparation des équipes

Pendant trois années consécutives, trois équipes comprenant des participants de toute la Suisse Romande et de différentes Églises sont envoyées en Ouganda.

Des équipes de huit à neuf personnes, dirigées par des médecins expérimentés, suivent une formation lors de séances hebdomadaires et de week-end. Bien préparés, les équipiers pourront ainsi affronter plus facilement les difficultés qui pourraient se présenter sur le terrain lors d'une telle campagne.

Réalisation

Les équipiers, en groupes de deux ou trois, sont intégrés dans les équipes médicales locales formées de quatre à huit personnes, puis envoyés dans divers centres médicaux. Les vaccinations ont lieu dans différents districts :

- en 1983, à Soroti, Tororo et Makono ;
- en 1984, à Kabale ;
- en 1985, à Rukungiri.

Résultats

Alors que généralement les services de pédiatrie des hôpitaux et des centres de santé sont suroccupés à cause des épidémies de rougeole et de ses complications, quelques semaines à peine après le début des vaccinations, ces mêmes services enregistrent des résultats spectaculaires : 50 % de patients en moins !

La suite du programme est assurée par le personnel médical local.

Au cours des campagnes de 1983 à 1985, 80000 enfants sont vaccinés.

Retentissement spirituel

Oeuvre de l'Esprit saint, cette campagne a permis que s'établisse la communication entre gens de races et d'origines très différentes. D'un côté, tout un peuple touché par la guerre et les épidémies et appelant à l'aide, de l'autre des médecins, des infirmières répondant à l'appel de Dieu.

Nous avons rendu visite aux équipiers à l'œuvre dans des villages perdus au fond des campagnes dans le diocèse anglican de Kigesi. Nous avons vu leur joie de servir Dieu et leur prochain. Ils avaient apporté leur savoir ; en retour, ils ont reçu beaucoup d'amour et d'affection. Des liens se sont tissés entre eux et le peuple ougandais. Les pasteurs du diocèse

de Kigezi nous ont dit leur joie d'avoir pu accueillir des chrétiens de Suisse romande pour cette mission médicale.

Rentrés chez eux, médecins et infirmières ont parlé avec beaucoup de chaleur aux membres de leurs églises et à leurs collègues des immenses besoins médicaux qu'ils avaient rencontrés en Ouganda; ils ont aussi partagé avec leur entourage la joie que procurent des contacts humains aussi profonds.

Conclusion

Toutes les paroisses ne comptent pas autant de médecins et d'infirmières que celle de la Cathédrale de Lausanne, si proche du Centre Hospitalier Universitaire Vaudois (CHUV). Mais chaque paroisse, chaque communauté compte des ressources humaines illimitées. Ce sont ces ressources que Dieu veut utiliser pour faire avancer son règne. Il veut réquisitionner toutes les forces, toutes les richesses de la création en vue du Royaume qui vient. Dans le cadre de cette campagne, le Seigneur a appelé des femmes et des hommes à mettre leurs compétences à son service.

L'évêque Festo Kivengere résume ainsi la situation :

« Je crois que dans ces brèves rencontres, l'idée d'un engagement à long terme peut mûrir. Je souhaite également que beaucoup d'organismes missionnaires et d'églises acceptent cette vision que des chrétiens peuvent mettre à la disposition d'autres chrétiens leur formation et leurs capacités. Tirons profit de toutes nos facultés pour étendre le Royaume de Dieu. C'est cela la BONNE NOUVELLE! »

Guy CHAUTEMS
Pasteur à la Cathédrale de Lausanne et
Heinz SCHAUFELBERGER
Coordonateur des campagnes de vaccination en Ouganda

Revue de livres

ET POURTANT LA MISSION

Perspectives actuelles selon les Actes des Apôtres

Jacques Matthey

Éditions du Moulin, Aubonne 1985.

100 pages

« La mission, c'est fini ! », disent ou pensent la majorité de nos contemporains... Il y a 10 ans, j'ai reçu cette phrase comme en plein cœur de la part d'une personne pour qui j'avais beaucoup d'admiration, alors que je revenais tout juste de trois ans et demi de service missionnaire outre-mer. La mission serait-elle une survivance d'un temps révolu ?

Eh bien, non ! répond Jacques Matthey dans **ET POURTANT LA MISSION**, un petit livre solide, court et bien écrit. Il nous replace au cœur de ce problème à partir d'une lecture stimulante et renouvelante du livre des Actes. Stimulante parce qu'elle nous entraîne à la découverte des situations concrètes de l'expansion de l'Évangile et de l'activité missionnaire du premier siècle, ainsi que de la vie des églises à l'époque où Luc écrit son récit. Renouvelante, car cette découverte nous replace au cœur de notre responsabilité missionnaire actuelle.

Dans l'introduction et dans son premier chapitre, Jacques Matthey nous décrit les pratiques missionnaires des premiers temps, et il nous montre ce premier effort apostolique vers les non-Juifs, parti de l'Église d'Antioche, et aboutissant à l'établissement d'églises dans tout l'empire romain. C'est ce qu'il appelle la mission « inter-city ». Il consacre ensuite un deuxième chapitre à une étude passionnante d'Actes 17: cette audacieuse démarche de communication dans un autre univers culturel et religieux qui nous est décrite à travers la prédication de Paul à Athènes. Il nous

montre ensuite comment la situation de Luc et des auditeurs est différente, amenant d'autres priorités missionnaires, centrées sur le témoignage « régional » : le rayonnement des églises locales et de chaque chrétien. C'est ainsi que, dans son 3^e chapitre, il nous montre à travers l'étude du discours de Paul aux anciens de l'église de Milet comment la responsabilité missionnaire leur était transmise. Quant à notre situation, elle tient des deux genres, nous dit-il en conclusion, car l'Évangile est certes connu dans les principales régions du monde, et des églises autonomes y sont établies un peu partout, pourtant d'autres barrières sont là qui empêchent plus d'un milliard d'hommes d'entrer en contact avec les communautés chrétiennes existantes... C'est donc un nouveau défi qui nous est posé aujourd'hui, en 1985, à la lecture de cet ouvrage.



« Écoles missionnaires »

Reprenons plus en détail le parcours de ce livre. Dans son introduction, Jacques Matthey nous parle d'abord de trois courants de l'Église primitive, qu'il appelle « écoles missionnaires ». Disons d'emblée qu'il s'agit d'une reconstitution partielle et en partie hypothétique, dans la mesure où l'étude des différents textes du Nouveau Testament et des données historiques ne permet de retrouver certains éléments qu'en filigrane. Cette description du contexte concret de l'époque nous est pourtant grandement utile pour mieux saisir la diversité des situations, des priorités, des approches dans ce foisonnement de la vie nouvelle que le Ressuscité a communiquée aux disciples.

C'est ainsi que l'auteur repère d'abord deux courants dans la mouvance du judéo-christianisme : premièrement celui de l'Église de Jérusalem, qui se considère comme la communauté des pauvres des derniers temps et partage tous les biens dans l'attente de la parousie. Ces chrétiens, restés fidèles aux règles morales et rituelles du judaïsme, voyaient la mission de manière centripète — Jérusalem appelé à jouer le rôle d'aimant, et les convertis devant se faire Juifs pour devenir chrétiens. Un deuxième courant — peut-être plus hypothétique — est constitué de missionnaires-prophètes itinérants, annonçant la conversion et la venue du Royaume et guérissant les malades, qui avaient renoncé à toute

sécurité matérielle... (cf. l'envoi des disciples deux par deux de Mat. 10 et parallèles).

Mais ce deuxième mouvement restait comme le premier tributaire du cadre culturel et religieux juif. Au sein de l'Église de Jérusalem, des chrétiens juifs plus libéraux, les *hellénistes*, furent en butte à la persécution, et de la dispersion qui s'ensuivit naquit un mouvement missionnaire spontané dont sortira l'Église d'Antioche.

C'est à Antioche précisément qu'est né un troisième courant, appelé à franchir la frontière sacrée que constituait le peuple juif. Paul lui-même est le représentant peut-être le plus marquant de cette école, lui qui considérait

«que sa vocation particulière était de porter l'Évangile au-delà de toutes les frontières connues, et qui en a fourni le fondement théologique: tout homme, quelque soit son origine sociale, sa nation, son ethnie, sa tradition culturelle, est convié au salut et appelé à l'accepter humblement par la foi» (p. 10).

Cette expansion de l'Évangile parmi les non-Juifs a suscité un grave conflit avec la tendance dure des écoles judéo-chrétiennes.

«Il en est résulté, sur le but et les moyens de la mission, un grand débat qui a nécessité, au plus haut niveau, une conférence œcuménique internationale entre les délégués d'Antioche et de Jérusalem. Paul et Luc l'ont évoqué l'un et l'autre (Gal. 2; Actes 15). Dans une tentative de compréhension commune du message laissé par le Crucifié et le Ressuscité, les chrétiens ont accepté là de se reconnaître mutuellement le droit d'être en mission selon des priorités différentes — juifs avec les Juifs, grecs avec les Grecs — sur la base d'une même foi et dans le respect de conventions minimales visant à sauvegarder l'indispensable unité» (p. 11).

Être en mission

Dans le chapitre 1, intitulé «La mission au temps des apôtres», Jacques Matthey nous fait découvrir dans le livre des Actes des manières plus variées d'être en mission que celles que nous avons l'habitude d'y voir.

Tout d'abord, Luc reprend au tout début de son livre l'ordre de Jésus: «... vous serez mes témoins... jusqu'aux extrémités de la

terre» (Actes 1:8). Ces témoins, au sens spécifique où Luc l'emploie, sont

«ceux qui ont vécu personnellement les événements décisifs, constitutifs du christianisme, à savoir la vie, la mort et la résurrection de Jésus». «Les Actes décrivent donc la mission de ceux parmi les premiers témoins que Luc appelle les *apôtres*. Quand le lecteur referme le livre, leur tâche est accomplie : sous l'égide de ces premiers témoins, l'Évangile a été porté dans les îles les plus importantes de l'Empire, et jusque dans sa capitale, Rome» (p. 18-19).

Le problème missionnaire le plus important fut, comme il a été relevé, celui de savoir si l'Évangile pouvait être annoncé aux non-Juifs sans exiger d'eux qu'ils se soumettent aux règles judaïques. Luc a décrit de manière particulièrement vivante ce virage essentiel de l'Église primitive. C'est Pierre qui fait le premier pas, puis Paul reprend le flambeau.

En perpétuel mouvement

Là encore, Jacques Matthey élargit notre vision en soulignant que le portrait de Paul dans les Actes est rythmé par 11 voyages missionnaires, plutôt que les 3 ou 4 que nous sommes traditionnellement habitués à voir. Peut-être en raison d'une vue trop étriquée de ce qu'est la mission... Nous vous laissons à votre curiosité pour les repérer vous-mêmes — en attendant que vous lisiez l'ouvrage. «Il convient en effet d'inclure dans le décompte tous les déplacements de Paul, faute de quoi on s'exposerait à restreindre la vision de la mission que Luc nous propose.» On y découvre entre autres le souci des relations avec les autres églises dans le monde, l'entraide ecclésiastique, la participation à une conférence œcuménique, l'enseignement catéchétique, l'évangélisation «pionnière» accompagnée de miracles, le souci pastoral constant des frères...

Parmi les tâches variées qui nous sont décrites dans les Actes, on peut en repérer trois types auxquels Luc voue une attention particulière :

A) *L'évangélisation* : annonce de l'Évangile à ceux qui ne le connaissent pas. Cette prédication est accompagnée de *signes* et de *prodiges*. Cette activité est décrite le plus souvent par des verbes tels que *proclamer*, *témoigner*, mais aussi parfois *discuter*, *dialo-*

guer, enseigner — un dialogue qui, comme nous le verrons, n'enlève pas l'aiguillon de mise en question et d'appel à la conversion.

B) *La pastorale* : encouragement adressé aux membres d'églises déjà créées (cf. Actes 14:21ss).

C) *La catéchèse* : un enseignement donné de manière plus durable, au Temple, à la synagogue ou dans une maison ou une école privées et qui s'adressait peut-être à la fois aux chrétiens et à des non-chrétiens intéressés à connaître l'Évangile.

Les textes du Nouveau Testament sont pour la plupart de type B ou C. Quant aux textes de type A, on peut en reconnaître dans les paroles de Jésus des Évangiles — mais ces paroles nous sont en partie transmises comme s'adressant également aux disciples — et par delà les disciples, à la communauté chrétienne. Ce sont surtout les «discours missionnaires du livre des Actes» qui sont les témoins de la prédication d'évangélisation de l'Église primitive. Chose étonnante, la plupart de ces discours sont adressés à des Juifs — ou à des *adorateurs de Dieu (craignant-Dieu)* — qui, sans être circoncis, observaient les lois juives, fréquentaient les synagogues et étaient familiarisés avec l'histoire du peuple de Dieu.

Les rares discours s'adressant à des Grecs n'en prennent que plus de relief, particulièrement le discours d'Athènes, le seul qui soit élaboré, dont l'étude fait l'objet du chapitre 2. Cette prédication, nous dit l'auteur, est d'une importance capitale pour notre compréhension de la mission des apôtres telle que Luc nous la présente.

Certains seront peut-être surpris par la discussion de la question de savoir «si ce discours a vraiment été prononcé par Paul lui-même». Remarquons d'abord que cela ne change pas grand chose à ce que ce texte a à nous apprendre. Ensuite que Jacques Matthey se démarque d'une tendance exégétique qui considère comme allant de soi que ce discours a été composé par Luc sans grand rapport avec un discours réel de Paul. Il fait remarquer que le caractère particulier de discours d'évangélisation et les auditeurs visés ne permettent pas de tirer des conclusions rapides par comparaison avec les épîtres, qui sont adressés à des Églises avec une orientation pastorale.

Paul se trouve donc à Athènes, et la description de la ville évoque tout le prestige de la civilisation grecque.

«On est à une étape essentielle de l'avance de l'Évangile dans un centre de culture» (p. 33).

Paul est très critique — il est «bouleversé» ou «indigné» devant tant d'idoles... et pourtant ce ne sont pas ces critiques qui vont ressortir dans son discours. Paul discute avec des philosophes — et Luc nous le rapporte dans des termes qui présentent une parenté (probablement évidente pour les lecteurs de Luc) avec l'activité de Socrate. Ces discussions suscitent curiosité et malentendus...

Paul accroche son auditoire — en prenant ses auditeurs là où ils en sont. Et il les amène au thème central de la connaissance de Dieu. Il ne présente pas Dieu par ses interventions en faveur d'Israël, inconnues de son public, mais les rejoint avec le thème — biblique aussi — du Dieu créateur de l'univers (en grec : *cosmos*, le monde — une terminologie et une idée familières pour ses auditeurs. Il y ajoute l'idée — biblique également — que ce Dieu n'habite pas des temples humains, rejoignant encore là des critiques de certains philosophes grecs, notamment des stoïciens et de Sénèque.)

Après le *cosmos*, Paul parle du genre humain, tirant sa vie et son unité de Dieu, qui l'a créé à partir d'un seul homme — ou d'un seul principe. Et Paul parle de la providence de Dieu, qui a pourvu à l'habitat, aux saisons... Là encore, il rejoint une idée stoïcienne. Cette approche a quelque chose de très actuel. Aujourd'hui comme hier, au temps de Luc comme au temps de Jésus, l'être humain est à la recherche de son origine, de son avenir, de Dieu. Paul rappelle aux Athéniens que cette quête, inscrite au plus profond d'eux-mêmes, témoigne de leur condition de créature, d'enfant de Dieu.

Paul va très loin en osant reprendre la formule panthéiste : *c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.*

«Voilà ce qu'un prédicateur missionnaire se donne la liberté de reprendre (...). Bien que cela ne corresponde pas à une certaine tendance de la tradition chrétienne, il faut admettre que le seul grand exemple de prédication missionnaire des origines s'engage à fond dans un dialogue avec la conception que la pensée païenne se faisait de Dieu et de l'homme» (p. 44).

Ainsi, «plutôt que d'asséner à ses auditeurs des vérités bibliques toutes faites, le prédicateur de l'Évangile doit donc s'efforcer de trouver dans leur propre tradition culturelle et religieuse des expressions familières qui s'apparentent à ce que dit l'Ancien Testament, et tenter d'en tirer le meilleur parti» (p. 45).

«Arrivé au terme de cette partie de la prédication missionnaire, le lecteur constate que Paul a en fait développé le premier article de la

confession de foi chrétienne : *je crois en Dieu, le créateur*, dans un langage parfaitement compréhensible aux auditeurs, et en évitant toute allusion à l'histoire biblique qu'ils ne connaissent pas. C'est tout le contraire des prédications d'évangélisation adressées au peuple juif et aux habitués des synagogues (...). La référence à la création prend ainsi la relève de l'histoire biblique quand l'évangélisation s'adresse à des gens qui ne connaissent pas l'Ancien Testament » (p. 46).

Et pourtant, arrivé au bout de ce cheminement, Paul prend ses auditeurs à contre-pied en classant toutes leurs connaissances religieuses dans la catégorie de l'ignorance.

«Malgré sa parenté avec Dieu et ses efforts pour l'atteindre, l'homme ne peut pas par lui-même connaître le vrai Dieu.»

Paul annonce alors la résurrection et le jugement dernier, deux choses qui heurtent vraiment le monde intellectuel grec, avec son idée de l'immortalité de l'âme rejoignant le divin après la mort.

On remarquera que ce discours est fort incomplet dogmatiquement. Mais c'est là une caractéristique des prédications d'évangélisation.

En fin de chapitre, Jacques Matthey relève quelques caractéristiques intéressantes du discours d'évangélisation :

- un acte significatif accompagne souvent — sans le remplacer — le message ;
- les lieux de l'annonce sont les lieux de rencontre des auditeurs, non ceux de l'église ;
- le message est adressé dans un langage et avec des images familiers au public, et entre en dialogue réel avec la tradition religieuse et philosophique de celui-ci ;
- ce dialogue comporte toujours une part critique de tout ce qui est en fin de compte adoration des idoles et soumission aux faux dieux ;
- le discours est une parole non-dogmatique ; un ou deux éléments sont choisis — «par un discernement théologique et spirituel de ce qu'il convient de dire à tel public et à tel moment précis»
- en vue de manifester l'offre d'une irruption de Dieu dans la vie et les situations ;
- il y a toujours invitation, implicite ou explicite, à un changement profond des relations avec Dieu et avec les autres, en un mot à la conversion.

Si l'on ne peut pas préciser davantage, c'est peut-être

«qu'il a paru essentiel aux Églises de pouvoir garder une grande liberté d'expression au moment où elles se tournent vers l'extérieur» (p. 55).

De l'apôtre d'hier aux envoyés d'aujourd'hui

Le troisième chapitre aborde l'étude du discours de Paul aux anciens de l'Église de Milet, seul discours du livre des Actes adressé à des responsables d'église. Ce discours est le testament spirituel et apostolique de Paul. Il marque, aux yeux de Luc, le passage du temps de la mission apostolique au temps dans lequel il vit lui-même.

Tout d'abord, dans les versets 18-27, Paul brosse un tableau de sa mission, que Jacques Matthey caractérise en trois points :

— Humilité et fidélité (v. 18-21) : à travers les épreuves, Paul a annoncé la Bonne Nouvelle sans en rien tronquer. Il n'y a pas d'autres expériences ou spéculations à ajouter à la prédication apostolique.

— Voyage vers le martyre (v. 22-27) : nous avons là comme une réplique des annonces de la Passion. Paul suit un chemin semblable à celui de son Seigneur, mais non identique. Le livre des Actes ne se termine pas par le martyre de Paul.

— Mener à bien sa course : Paul a une tâche spécifique à accomplir : apporter l'Évangile aux non-Juifs, jusqu'aux extrémités de la terre. Tel est l'objectif de cette montée à Jérusalem qui l'amène en fin de compte jusqu'à Rome. Cet objectif atteint, la tâche, aux yeux de Luc, sera désormais différente.

Paul change ensuite de registre pour parler de la tâche spécifique de l'église. À travers les termes de «troupeau», de «gardien», de «paître» (dont c'est la seule apparition dans le livre des Actes) apparaissent les préoccupations de Luc pour sa situation propre : des communautés qui sont confrontées aux problèmes de la fidélité et de la durée, dans un monde où la première évangélisation a eu lieu.

Paul remet l'église face à la croix. Il exhorte les «anciens» à garder ce troupeau qui appartient à un autre, utilisant l'image riche de significations du berger. Il les exhorte à prendre soin de tout le troupeau : peut-être une allusion aux Juifs et aux non-Juifs — en tout cas un écho de cette préoccupation de l'unité du troupeau.

Paul insiste sur la responsabilité théologique des anciens en les

avertissant que des adversaires surgiront : propagandistes extérieurs amenant fausses doctrines et divisions ; surgissement à l'intérieur même de l'église d'enseignements contraires à l'Évangile. Jacques Matthey nous donne quelques hypothèses intéressantes sur l'objet des conflits auxquels les églises étaient peut-être confrontées au temps de Luc, tels que des textes comme celui-ci nous les laissent entrevoir. Signalons parmi ces hypothèses un élément propre à rejoindre beaucoup de nos situations d'aujourd'hui. C'est en particulier l'étude du discours de Luc 12 qui y conduit : il s'agit de l'appel à mettre sa confiance en Dieu et à confesser sa foi courageusement à l'heure de la persécution ; et de l'appel aux riches de l'église à gérer leurs biens dans une perspective évangélique. Tels étaient peut-être les points où les « loups » risquaient d'entraîner les chrétiens dans la compromission...

Finalement arrive l'instant solennel où Paul remet les anciens à la grâce de Dieu. Le flambeau passe des apôtres aux anciens. Le « collègue presbytéral » devient le responsable missionnaire principal.

« C'est sur ces épaules collectives que repose la mission du temps post-apostolique — qui est le nôtre également » (p. 73).

On retrouve cette pratique missionnaire des premiers temps, selon laquelle les églises ont été dotées dès leur fondation de structures d'autonomie et des ministères nécessaires à leur survie et à leur croissance. Cela reste une interpellation dans la situation missionnaire d'aujourd'hui !

« Le modèle de coopération missionnaire que Luc entrevoyait pour son temps était celui de la collaboration mondiale entre des Églises indépendantes et pleinement responsables de leur croissance et de leur témoignage. Sous cet aspect-là, Luc est déjà très moderne, et son modèle d'Église correspond aux tentatives actuelles de coopération missionnaire et d'entraide ecclésiastique » (p. 74).

Paul utilise le terme de puissance, au verset 32, non plus tellement en rapport avec les signes et prodiges accompagnant la prédication d'évangélisation, mais en rapport avec l'affermissement et la construction de l'Église. Une construction où l'héritage est désormais offert à tous, sans distinction.

Jacques Matthey nous rappelle là combien Paul insiste sur cette idée de totalité (8 fois le terme « tout », plus 4 autres mentions de

cette même idée de totalité et de collectivité) : tout l'Évangile, consécration totale, responsabilité collective des anciens, salut offert à tous sans distinction raciale ou culturelle...

Et soudain, sans transition, Paul passe à une question d'argent. On retrouve là l'idéal de pauvreté du missionnaire itinérant. Barnabas, le premier compagnon de Paul, est lui aussi mentionné au début du livre des Actes comme ayant pratiqué le partage des biens (4:32-37). Paul se donne comme modèle pour les anciens dans ce domaine du partage matériel... et leur recommande le soutien des faibles — le contexte du discours montre bien que l'accent est sur les économiquement faibles.

J'avoue m'être parfois demandé, à lire ce petit livre, si l'insistance sur les «pauvres» provenait d'une mode œcuménique... C'est pourtant bien sur ce thème que Paul conclut ce discours capital, et force est de reconnaître que cette préoccupation est très profondément biblique.

Pour résumer la conclusion de ce chapitre, on pourrait dire que Paul appelle à une double fidélité — théologique et matérielle — ces anciens auxquelles la responsabilité missionnaire est maintenant confiée.

« Avec ce discours de Paul à Milet se tourne une page de l'histoire de l'Église, événement aussi important que le passage du temps de Jésus à celui des apôtres qu'a si bien exprimé le passage de l'Évangile de Luc au livre des Actes (...). Désormais, c'est aux Églises locales qu'il appartient de continuer cette mission grâce au témoignage et au rayonnement de chaque disciple, ainsi que de chaque communauté entraînée par ses anciens » (p. 78-79).

Dans un court chapitre de conclusion, l'ouvrage nous amène aux questions qui se posent à nous aujourd'hui. Nous avons vu le temps des apôtres et de la première évangélisation — cette période que nous sommes habitués à reconnaître dans le livre des Actes.

Nous avons vu le « temps de Luc », où l'urgence missionnaire est plutôt

« le rayonnement des Églises locales, leur fidélité à l'Évangile et la qualité de leur vie communautaire. C'est la pratique quotidienne de la foi par des chrétiens se comprenant comme disciples de Jésus, l'évangéliste des petits et des pauvres » (p. 84).

Voici comment Jacques Matthey résume la responsabilité missionnaire au temps de Luc :

«Chaque chrétien est missionnaire dans sa marche à la suite de Jésus; c'est ce que dit l'Évangile de Luc. Chaque communauté est missionnaire par le rayonnement tranquille de sa louange, du partage des biens en son sein, de son enseignement; c'est ce que décrivent les fameux sommaires lucaniens sur la croissance de l'église dans le livre des Actes» (p. 89).

Aujourd'hui, où en sommes-nous? Dans un sens, notre situation est assez semblable. Les Églises chrétiennes des diverses confessions existent un peu partout dans le monde. Chaque Église locale est pleinement responsable de la mission dans sa région. Les avertissements des textes des Actes sur la qualité de la vie et du témoignage, sur la fidélité théologique et la confession de Jésus-Christ, tout cela nous concerne de très près.

«Pour pouvoir assumer ensemble à la fois leur mission locale et leur témoignage dans le monde entier, les Églises doivent aujourd'hui se donner les moyens de se rencontrer, et des structures appropriées pour leur permettre de prendre des décisions communes» (p. 91).

Et pourtant, ce que nous connaissons de la situation actuelle du monde nous permet d'estimer à plus d'un milliard le nombre de personnes qui n'ont aucune possibilité d'être touchées par le rayonnement des communautés chrétiennes existantes — à cause de barrières géographiques, sociales, culturelles, religieuses ou politiques. C'est dire qu'aujourd'hui encore le ministère d'«évangéliste itinérant» — de ces hommes appelés à porter l'Évangile au delà de toutes les frontières — est encore indispensable.

C'est ainsi que

«dans le cadre de leurs relations œcuméniques et communautaires internationales, les Eglises d'aujourd'hui sont également appelées à imaginer des moyens, en structures et en personnes, qui permettront à l'Évangile d'être proclamé et vécu jusqu'aux extrémités de la terre, aussi bien que dans toutes les couches sociales et tous les groupes humains. (...) Aujourd'hui, il ne suffit donc pas de dire que la mission est l'affaire de l'Église locale» (p. 92-93).

Le texte de Donald Mc Gavran que nous publions dans ce numéro manifeste précisément cette préoccupation, qui devrait habiter toute l'Église. Mais ses propositions sont, à notre sens, trop centrées sur l'Amérique du Nord. Il semble oublier que le

temps où le centre de gravité du christianisme pouvait s'appeler Rome, Genève... ou New York est révolu. Le respect des Églises existantes ne doit pas nous faire oublier notre responsabilité missionnaire, mais il nous interdit d'utiliser une stratégie qui nous désolidariserait d'elles ou qui les dominerait par nos moyens de puissance.

La conclusion de l'ouvrage de Jacques Matthey nous met sur la bonne piste pour réfléchir à la stratégie missionnaire à rechercher aujourd'hui une stratégie qui tienne compte de ces deux nécessités :

« À l'origine, la mission se vivait — pour utiliser un langage ferroviaire — “inter-city”, de ville en ville. Puis, au temps de Luc, la priorité est passée au rayonnement “régional” de chaque Église et de chaque chrétien. Aujourd'hui, nous devons imaginer le meilleur moyen de relier les deux réseaux pour que la mission, partout, soit à la fois locale et universelle » (p. 94).

Silvain DUPERTUIS